Huitième Année, No 11
(Tome XV - No 375)
Le Numéro : 1 Franc 50
11 Mars 1928

L'ALSACE FRANÇAISE

REVUE HEBDOMADAIRE D'ACTION NATIONALE

Directeur : JULES-ALBERT JAEGER
Fondateur : Dr P. BUCHER
1869-1921
Rédacteur en Chef : GEORGES BERGNER

SOMMAIRE

Le Général Humbert remet la cravate de Commandeur
à Jules Boeckel — Place Broglie, 1920

A LA MÉMOIRE DE JULES BOECKEL

* * *
In Memoriam

Docteur HUMBERT — Souvenirs d'un de ses anciens assistants

MARCELLE ZILLHARDT — Une visite à Sœur Marie-Césarine

Dr PIERRE COURBON — Une belle famille médicale : les Boeckel

Docteur R. LERICHE
Professeur à l'Université de Strasbourg — La carrière du professeur Jules Boeckel

Dr ALFRED GOGUEL — Souvenirs d'un ami

CHARLES GEROLD — A l'Hôpital 101 à Lyon

Dr EUGÈNE GLEY
Dr HENRI HARTMANN — A l'Académie de Médecine

Le Président du XXXe Congrès de l'Association Française de Chirurgie

Les principales dates de la vie du Dr Jules Boeckel

L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE

EDMOND VERMEIL
Professeur à l'Université de Strasbourg — La Fin du Bloc de droite

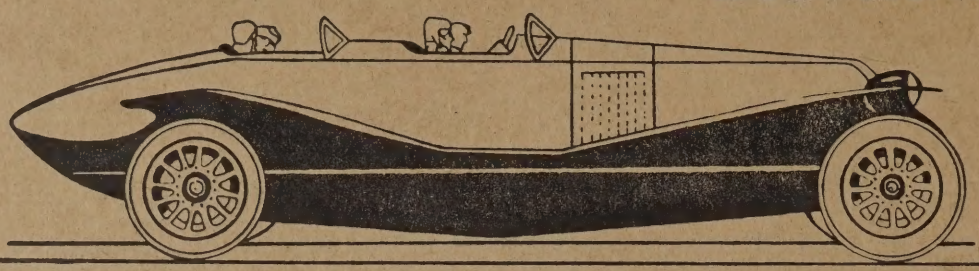
P. BENAERTS — Les événements de l'Europe centrale et l'inquiétude de l'Allemagne

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
6, RUE PIERRE-BUCHER, 6
STRASBOURG

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE

RENAULT

BILLANCOURT (SEINE)



AGENCE DE STRASBOURG

BUREAUX ET MAGASIN D'EXPOSITION • GARAGE ET ATELIERS

6, PLACE DE L'HOMME DE FER — PLACE D'AUSTERLITZ

TÉLÉPH. 41-34. ADRESSE TÉLÉG: AUTORENO-STRASBOURG. TÉLÉPH. 51-79.

LOCATION DE VOITURES DE LUXE

CAMIONS • TRACTEURS AGRICOLES • MOTEURS INDUSTRIELS •

LES BONS PRODUITS D'ALSACE

UGMA ET LORIOT

GEMACH, Ste ALSACIENNE D'ALIMENTATION

UGMA STRASBOURG

22200167535

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

La plus ancienne maison de France

FONDÉE EN 1684

DE DIETRICH & Cie

Registre du Commerce à Strasbourg - Vol. XII. N° 126

NIEDERBRONN

(BAS-RHIN)

USINES à REICHSHOFFEN - ZINSWILLER
MERTZWILLER - NIEDERBRONN

FONDERIE de MERTZWILLER

Fonderie de Mertzwiller-Magasin d'appareils de chauffage

SPÉCIALITÉS :

APPAREILS de CHAUFFAGE

en tous genres,

chauffant à la houille, anthracite, coke, bois, sciures, charbon de bois . . .

Production annuelle : 30.000 fourneaux.

CALORIFÈRES & CHEMINEES	en fonte noire et en fonte émaillée et nickelée à feu continu.
POÊLES à BOIS	en fonte noire et en fonte émaillée et nickelée.
FOURNEAUX	pour Ateliers, Églises, Salles d'écoles, de Mairie, Casernes, Hôtels . . . pouvant chauffer jusqu'à 3500 mc.
CUISINIÈRES	variées, en fonte noire et en fonte émaillée et nickelée.
CHAUDIÈRES	à eau chaude et à vapeur, pour chauffage central.
RADIATEURS	simples, doubles, triples, unis et ornés pour chauffage central.

Société Générale Alsacienne de Banque

Pour paraître le 1er Juin 1928

ANNUAIRE DES SOCIÉTÉS PAR ACTIONS

du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, de la Moselle

- - du Luxembourg et de la Sarre - -

8ème ÉDITION 1928

Prix de Souscription :

60 Francs

pour les volumes dont le montant parviendra au BUREAU CENTRAL, 4, rue Joseph-Massol, antérieurement au 1er Avril 1928 (chèque ou mandat exclusivement).

A partir du 1er Avril le prix de l'ouvrage sera porté à

75 Francs

Toutes les Commandes doivent être adressées au

Service des Renseignements Economiques et Financiers

4, Rue Joseph-Massol — STRASBOURG

Huitième Année, No 11 (Tome XV - No 375) — Le Numéro : 1 Franc 50 — 11 Mars 1928

L'ALSACE FRANÇAISE

REVUE HEBDOMADAIRE D'ACTION NATIONALE

Directeur : JULES-ALBERT JAEGER — Fondateur : Dr P. BUCHER 1869-1921 — Rédacteur en Chef : GEORGES BERGNER

Rédaction et Administration : STRASBOURG, 6, rue Pierre Bucher

TÉLÉPHONE : 9-49

CHÈQUES POSTAUX, STRASBOURG 36.65

PRIX DE L'ABONNEMENT

France, un an . . . 60 francs | Étranger, un an . . . 90 francs
six mois . . 32 » | six mois . . 50 »

Abonnement de bienveillance : 100 francs

Abonnement permanent : 500 »

UN GRAND SAVANT ALSACIEN : LE DOCTEUR JULES BOECKEL

IN MEMORIAM

Quand, au mois d'avril dernier, la mort du Dr Jules Boeckel attrista Strasbourg, l'Alsace, et le pays entier, l'Alsace Française *comprit qu'elle manquerait à son devoir de piété en ne réunissant pas quelques témoignages en l'honneur du savant et du patriote. Mais les semaines passèrent avant que la préparation de cet* in memoriam *fut prêt. Nous avons attendu une date, voisine du premier anniversaire de sa mort, pour vous les offrir.*

Le professeur Jules Boeckel est une de ces figures que le temps n'altère pas, qu'il est réconfortant de contempler souvent, et dont l'exemple est une source inaltérable d'inspiration.

Des personnalités autorisées, des professeurs, le Dr F. Humbert, qui fut son assistant, le Dr Leriche, le Dr Hartmann, de l'Académie de Médecine, le Dr Chambon, précédemment directeur de l'asile de Stephansfeld, et d'autres disent plus loin ce que fut le savant, le praticien.

Mme Zillhardt a recueilli l'hommage attristé de la fidèle collaboratrice du Dr Boeckel, Sœur Marie-Césarine.

M. Gérold rappelle ses souvenirs de guerre, quand il fut opéré et soigné à l'Hôpital 101 *à Lyon.*

On a tenu également à rapporter les paroles prononcées au XXXIe Congrès de Chirurgie, à Strasbourg, et l'article si émouvant du Dr Goguel paru au lendemain même de la mort de son parfait ami.

L'ensemble de ces documents constitue un hommage complet au regretté savant.

La personnalité harmonieuse du Dr Boeckel s'imposait à tous. Il était impossible de séparer l'homme de cœur du médecin, le patriote intègre de l'ami. Jamais on ne surprit un instant de défaillance dans ce caractère droit, qui opposait une fierté de chevalier aux offres de compromis. Sa vie fut constamment orientée selon des convictions inébranlables parce qu'elles étaient dictées par la conscience et inspirées par des sentiments profonds.

La période de résistance à l'influence étrangère a suscité en Alsace de nobles caractères. Maintenant que toute raison valable de protester a disparu, la vaillance morale serait-elle aussi ébranlée ?

Les événements proposent des sujets de méditation de cet ordre.

C'est pourquoi, les hommes, soucieux de préserver l'Alsace d'inutiles difficultés intérieures, regardent à ceux qui, comme le Dr Jules Boeckel, le Dr Pierre Bucher, le Dr Silbermann, et d'autres, ont indiqué à leurs compatriotes l'emploi utile des vertus de leur race.

S'arrêter devant la vie et l'œuvre du Dr Jules Boeckel, ce n'est pas seulement lire une page d'histoire, c'est prendre une haute leçon de conduite morale et civique, dont les événements offrent tous les jours l'emploi. Rien de plus actuel que cette station devant la noble figure de ce chirurgien, homme de bien, Alsacien de la grande tradition, médecin militaire français, qui demeure, au delà de la mort, un directeur de la conscience alsacienne.

Souvenirs d'un de ses anciens assistants

C'est avec une émotion toujours plus vive que nous évoquons devant le vieux, mais toujours charmant cadre hospitalier où il vécut si intensément, l'être si bon, si actif, si agissant que fut le Professeur Jules Boeckel, notre vénéré maître. Sa vive personnalité exerçait une attraction irrésistible sur tous les jeunes étudiants de culture française. Dédaignant la clinique officielle allemande, nous nous disputions l'honneur et le plaisir de travailler sous son aimable et savante direction, il nous accueillait toujours avec sa souriante bonté et cette modestie qui fut sa grande qualité et qui contrastait tant avec la morgue de certains de nos professeurs officiels.

Qui ne connaît sa fine silhouette ? De petite taille, maigre, vif, alerte, la figure amincie qu'allongeait encore sa barbe en pointe, et qu'éclairait la flamme de ses yeux si mobiles et si intelligents, il fournissait un travail acharné avec une énergie que sa constitution frêle ne permettait pas de soupçonner.

Ce n'est pas à nous à décrire ici qu'elle fut sa valeur comme chirurgien, d'autres plus qualifiés se sont acquittés avec compétence de cette tâche, mais nous nous en voudrions de ne pas rappeler avec quelle rapidité, avec quel brio il opérait sans rien négliger qui dût assurer la guérison de ses malades. Le professeur Leriche dans l'éloquente et touchante allocution qu'il prononça à sa mémoire à la Société Médicale du Bas-Rhin a dit avec raison qu'il avait été un vrai chirurgien et un précurseur. Tout jeune, à 24 ans, il lutta courageusement et avec ténacité pour la trépanation préventive dans les plaies du crâne contre la théorie contraire alors formellement admise et suivie par la plupart des chirurgiens. Il préconisa l'ostéotomie des déviations rachitiques, opération que nous lui vîmes pratiquer maintes fois et toujours avec succès. Mais l'opération où il montra tout son tempérament chirurgical fut sans conteste la résection du genou dans l'arthrite tuberculeuse ; à l'âge de 32 ans, en 1881, il indiqua une technique extrêmement simple dans laquelle il avait supprimé tout drainage, technique que tous les chirurgiens suivent actuellement et qui, en 1912, était encore considérée comme une nouveauté. Il fut du reste toujours un grand animateur. Dès 1901 il pratiqua une ablation presque totale de l'estomac, opération qui, même à notre époque, est considérée comme une des plus difficiles.

Quelques années plus tard suivant à peu de distance le chirurgien anglais Freyer qui venait d'opérer un célèbre cardinal français Jules Boeckel pratiqua la première prostatectomie qui fut faite dans nos provinces. Nous eûmes l'honneur de l'assister et cette opération, dont la technique n'était pas encore bien précisée à l'époque, fut suivie d'un éclatant succès. L'opéré, un vieillard de 81 ans, le père M., maire d'un petit village du val de Villé, guérit parfaitement et ce fut pendant quelques semaines un vrai régal pour ceux qui suivaient la visite de voir le fin visage de notre maître s'éclairer d'une joie intense lorsque le père M., redevenu gai, jovial, de nouveau heureux de vivre, lui démontrait *ad oculos* le succès de son intervention.

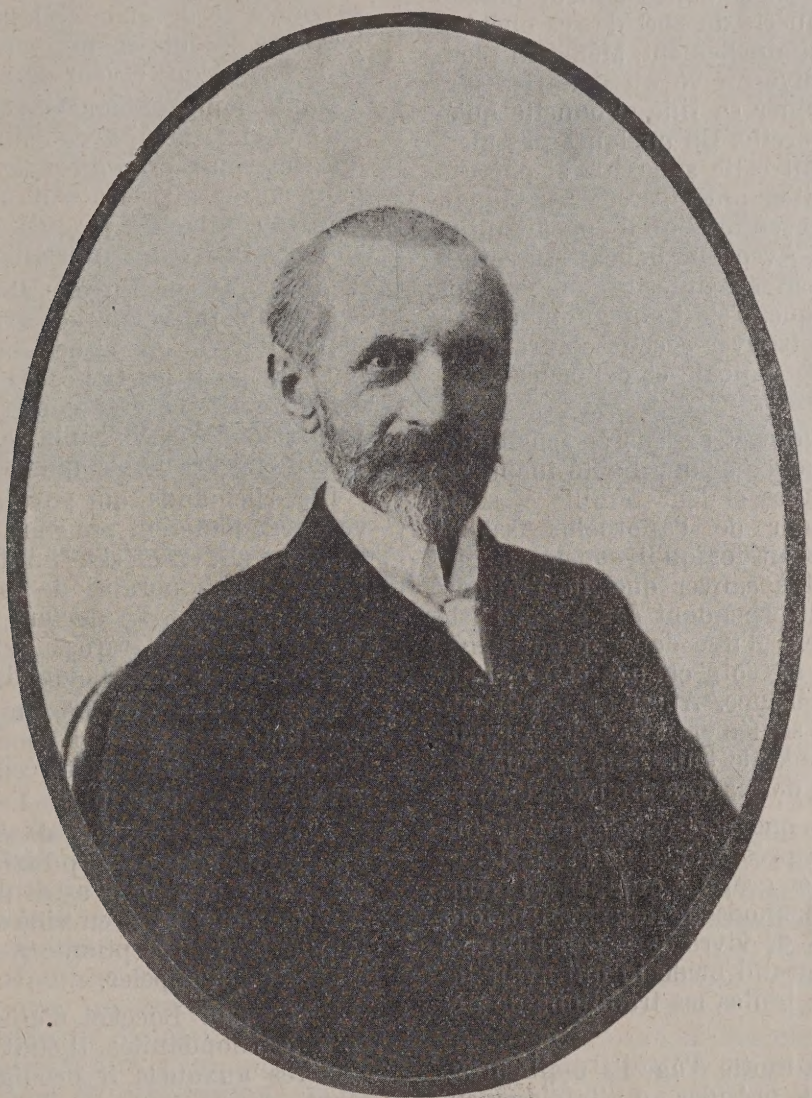
Que dire de sa technique de la cure radicale de la hernie ? D'une simplicité extrême, à la portée de tout médecin, elle a sur toutes les autres méthodes l'immense avantage de ne jamais être suivie de récidive. Tous ceux qui ont fréquenté son service se rappellent avec plaisir avec quel brio il pratiquait les résections costales dans les collections pleurales purulentes. D'un geste familier son binocle rapidement assujetti sur l'extrême pointe du nez, la petite serviette enfouie dans l'encolure de sa blouse pour protéger le col, d'une main vive et sûre il poussait son incision d'un seul coup de bistouri jusque sur la côte. Quelques coups de rugine, un craquement de la pince coupante de Doyen, la côte sautait, le pus s'écoulait, en quelques brèves minutes l'opération était terminée avec une rapidité qui resta inégalée. Cette rapidité d'exécution alliée à la sûreté de sa technique faisait l'admiration de tous, mais tout particulièrement d'un autre grand maître de notre hôpital, du professeur Cahn qui ne se lassait jamais d'amirer cette « furia francese ». Jules Boeckel avait du reste forcé l'admiration et l'estime de ses collègues allemands qui pourtant, à une seule exception près, n'aimaient pas le grand patriote qu'il fut.

Son patriotisme ardent que rien n'avait pu ébranler avait fait de son service le dernier bastion de la résistance française dans notre vieil hôpital, son « Ile de France » était bien connue de toutes les autorités. Il sut la maintenir malgré toutes les embûches qu'on lui tendit, malgré toutes les offres qu'on lui fit. Avec une ténacité vraiment alsacienne qui faisait notre admiration et notre joie il sut résister, sans la moindre défaillance, sans la moindre compromission, à toute emprise allemande ; en toutes circonstances il manifesta sa foi vibrante, il le faisait sans affectation, mais également sans crainte. Son service fut le seul dans lequel toutes les observations étaient rédigées dans notre langue maternelle ; malgré toutes les tentatives contraires, il maintint cette heureuse coutume jusqu'à son départ.

Malgré ses occupations multiples (il fut longtemps le chirurgien attitré de tous les couvents d'Alsace et de Lorraine), malgré l'entrave d'une nombreuse clientèle, il dirigea et rédigea lui-même, pendant plus de quarante ans, la *Gazette médicale de Strasbourg*, le seul journal médical qui parut en langue française pendant l'annexion et qui est « un beau monument élevé à la Médecine française ». Ses assistants se rappellent avec quelle touchante émotion, entre deux opérations, il nous parlait, sous les yeux ravis de sa dévouée collaboratrice, Sœur Marie Césarine, de sa douce et belle France, de sa haute culture, de ses beaux-arts, de sa littérature, de sa science. Le feu sacré de sa foi patriotique a entretenu dans nos cœurs l'amour de notre grande patrie. Il ne manquait jamais de nous envoyer faire un stage à Paris, et c'est uniquement grâce à sa bienveillante intervention que plusieurs d'entre nous connurent la joie et l'honneur de travailler dans les grands services d'un Dieulafoy, d'un Quenu et dans celui de son ami le professeur Schwartz.

Cet attachement à la France lui valut de virulentes attaques qui ne purent ébranler sa sérénité. Ces attaques s'amoncelèrent surtout en 1910 après le congrès de gynécologie et de pédiastrie de Toulouse dont il était le vice-président. Lors du banquet de clôture,

il avait manifesté, dans une brillante allocution, sa joie de se retrouver parmi ses camarades français et proclamé son indéfectible attachement à la mère-patrie ; le *Temps* ayant reproduit cette allocution, la *Rheinischè-Westphälische Zeitung,* l'organe des pangermanistes, s'en empara et déclencha contre notre vieux maître une formidable campagne entraînant à sa remorque tous les journaux allemands de nos provinces annexées. Le *Strassbürger-Post,* de funèbre mémoire, et la *Metzer Zeitung* se signalèrent particulièrement par leurs violentes diatribes. Jules Boeckel



JULES BOECKEL — 1848-1927

resta impassible. Le Statthalter s'en mêla et fit demander des explications, il n'en reçut aucune. On changea alors de tactique, on pria notre maître de déclarer que ses paroles avaient dépassé sa pensée, il dédaigna de répondre et laissa passer l'orage sans courber la tête. Le vieux chêne alsacien avait résisté à l'ouragan pangermaniste.

Il eut une deuxième fois, peut-être même sans le savoir, l'honneur d'une attaque pangermaniste lors de sa promotion comme officier de la légion d'honneur, c'était, je crois, dans les premiers mois de l'année 1915. La meute pangermaniste se réveilla de nouveau lorsqu'elle apprit par cette promotion que l'éminent chirurgien prodiguait toutes les ressources de son art et de sa bonté aux blessés français dans une ambulance lyonnaise. On réclama sa mise à mort, ses biens furent mis sous séquestre, il était heureusement à l'abri ; mais il dut attendre plus de quatre ans la joie de revoir sa ville natale. Nous eûmes le bonheur de le rencontrer à son arrivée à Strasbourg, alors qu'il allait franchir le seuil de sa vieille demeure. Il était en uniforme, il portait avec élégance le grand manteau-pélerine des officiers en drap bleu, le képi grenat à 4 galons lui seyait à merveille, la figure était fatiguée. Il venait de faire un long et pénible voyage, la dernière partie avait dû s'effectuer sur une locomotive, il n'avait pas voulu attendre un train régulier, tant était grande son impatience de revoir Strasbourg sous les couleurs françaises. En nous voyant il ouvrit tout grand ses bras et nous serra affectueusement sur sa poitrine. Lorsque nous pûmes nous dégager nous vîmes que de grosses larmes inondaient ses joues, l'émotion avait triomphé de son calme de chirurgien.

Que fut l'homme intime ? Il fut et resta toujours un grand modeste. Les honneurs justement mérités qui lui furent prodigués n'altérèrent jamais cette qualité maîtresse de son caractère. Jamais il ne fit allusion à ses succès personnels, il n'était orgueilleux que des succès de son fils, notre sympathique confrère André Boeckel. Avec quelle légitime fierté il nous parlait de ce fils, avec quelle joie rayonnante il lui faisait les honneurs de son service. Sa délicate modestie n'avait d'égale que sa bonté. Il accueillait ses visiteurs et ses malades avec une grande affabilité et une simplicité

qui mettait immédiatement ses interlocuteurs à l'aise, mais qui sut toujours inspirer le respect. On l'adorait dans son service ; son dévouement ne connaissait pas de bornes, il prodiguait à tous sans exception et sans compter les ressources de son art et de sa bonté, il considérait sa profession comme un apostolat. Il suivait ses opérés avec un zèle émouvant et un sentiment profond du devoir. Bien rares étaient les jours où il ne faisait pas ses contre-visites de 5 heures et de 9 heures du soir. Cette dernière surtout (la *Pantoffelvisite,* comme disait le personnel, car c'est en effet en pantoufles qu'il quittait la douce tiédeur de son cabinet pour venir s'enquérir du sort de ses opérés), il ne l'omettait qu'exceptionnellement. Même en plein hiver à cette heure tardive on voyait dans les jardins de l'hôpital se dessiner sa fine silhouette qu'éclairait son éternelle cigarette. En quelques pas alertes et rapides il atteignait cette salle 105 si chère à notre souvenir. Il y voyait chaque opérée et pratiquait lui-même les petites interventions qu'il jugeait utiles pour assurer leur repos. Avec une délicatesse rare il défendait qu'on dérangeât ses internes, mais nous avions déjoué cette tactique, c'était pour nous un devoir et une joie de nous trouver à cette contre-visite qui se terminait par une amicale et délicieuse causerie.

Il avait gardé une tendre et expensive sensibilité. Avec une inlassable patience et une bonté inépuisable il consolait les malades et leur famille et seuls ceux qui eurent l'honneur de l'approcher savent quelle tristesse l'envahissait lorsqu'il constatait que son art était impuissant à sauver quelque malheureux. Il ne l'abandonnait cependant pas à son triste sort. Ses yeux se voilaient d'une douceur qui pénétrait ces malheureux et sa voix chaude et prenante leur faisait briller l'espérance. Aussi sa popularité fut-elle très grande et ne se démentit jamais. Au jour de ses funérailles l'attitude de toute une population émue et attristée nous en donna une preuve éclatante.

Plus encore peut-être que son enseignement qui avait le grand don de la précision et de la clarté, ce « vernis des maîtres », ses grandes qualités de cœur, sa bonté infinie, sa grande modestie nous avaient tous séduits, on était heureux de vivre dans son sillage ; il était véritablement le grand médecin qui avait jalousement gardé intactes toutes les traditions de notre belle profession.

La loi inexorable de la limite d'âge l'a malheureusement privé du plaisir de présider au rétablissement de son service d'hôpital, il eut pourtant la joie d'être nommé professeur honoraire à la Faculté. Il reprit son activité et fit encore de nombreuses opérations assisté de son fils. Il resta sur la brèche jusqu'à ce que la souffrance et la maladie eurent diminué sa résistance physique, mais sans atteindre son admirable énergie morale. Il garda jusqu'à sa mort son calme, sa douceur, sa sérénité souriante.

Nulle vie ne fut mieux remplie que la sienne et si au moment de goûter le repos suprême il a pu jeter un regard d'ensemble sur les cinquante dernières années de son existence il a dû voir qu'elles étaient toutes occupées par la pratique du bien.

Docteur HUMBERT.

UNE VISITE A SŒUR MARIE-CÉSARINE

Il ne m'appartient pas de parler ici du médecin et du chirurgien que fut le docteur Jules Boeckel. D'autres plumes plus autorisées que la mienne rendront hommage à sa valeur professionnelle. Je voudrais seulement, à travers celle qui fut pendant toute sa vie, sa fidèle et dévouée collaboratrice, la Sœur Marie-Césarine, esquisser un portrait de l'homme bon et généreux et du fervent patriote qu'il a été.

Toute jeune, Sœur Marie-Césarine, dont toute la vie a été un exemple de courage et de vaillance, quittait, ses vœux prononcés, le couvent de la Toussaint, pour entrer au service de chirurgie Boeckel auquel elle resta attachée jusqu'à la dissolution de celui-ci en avril 1914. On l'appelait « l'île française ».

Le professeur Eugène Boeckel et son successeur, le docteur Jules Boeckel avaient empreint le service de leurs traditions et de leurs sentiments ; on y parlait français ; les fiches des malades et les registres étaient écrits en français et les internes étaient tous enfants de l'Alsace. Nulle part la flamme du souvenir n'était entretenu avec plus de ferveur.

Les Allemands, qui voyaient ce service d'un mauvais œil, tentèrent pourtant de gagner la sympathie de son chef, en offrant au docteur Boeckel le titre de professeur honoraire de la faculté de Strasbourg. C'était en 1913. Le docteur Boeckel se réjouit de la proposition qu'il refusa net. Une occasion de plus pour humilier les Allemands.

Sœur Marie-Césarine, qui, pendant tant d'années, travailla aux côtés du docteur Boeckel ne tarit pas d'éloges sur son ancien chef. Ses yeux s'éclairent lorsqu'elle parle de lui :

— Il était si bon. Que de souffrances il a soulagées. Rien ne lui était de trop lorsqu'il s'agissait de ses malades. Que de fois m'a-t-il dit, le soir, en quittant la clinique pour dîner en ville ou pour se rendre avec sa famille à une réception : A la moindre alerte n'hésitez pas de m'appeler.

Le docteur Boeckel d'ailleurs n'aimait pas beaucoup les mondanités. Il était désintéressé. Combien de pauvres auxquels il prodigua ses soins gratuitement...

Peu de temps avant la déclaration de la guerre le service Boeckel fut supprimé. Lorsqu'elle éclata, c'est encore la bonne Sœur Marie-Césarine, qui, grâce à l'indiscrétion d'une Allemande, put avertir à temps son ancien chef et lui dévoiler les projets des autorités qui voulaient l'interner. Le docteur Boeckel était sujet français, il allait voter à Nancy, c'est un détail que seuls ses familiers n'ignoraient pas. Le soir du 30 juillet les Boeckel quittaient Strasbourg et trois heures plus tard la guerre était déclarée.

Sœur Marie-Césarine était maintenant attachée à la clinique Cahn. Son ancien chef avait pu gagner la France par la Suisse, mais les nouvelles étaient rares. La guerre était déchaînée.

Plusieurs mois passèrent. Sœur Marie-Césarine eut encore deux grandes joies. Celle de soigner les blessés français arrivés en septembre, d'organiser leur fête de Noël, de les gâter, grâce à la générosité de la population strasbourgeoise :

La Salle d'opération à l'Hôpital de Strasbourg
On remarque autour du chirurgien, de gauche à droite, Sœur Marie Césarine, le Dr Baur, le Dr Freddy Muller et le Dr Allenbach.

— Ma chambre donnait sur la rue de l'hôpital. Pour ne pas éveiller les soupçons de la concierge qui était allemande, j'ouvrais mes fenêtres tous les soirs à sept heures et on y jetait les paquets, me dit-elle, les yeux pétillants de malice.

Elle put aussi arracher aux serres allemandes, l'argenterie, les bronzes, tous les objets d'art appartenant à la famille Boeckel. Dissimulés d'abord dans les sous-sols de la clinique Cahn où ils faillirent être découverts, elle les déménagea pendant plusieurs nuits dans les caves de l'économat. La Sœur Marie-Césarine eut, en toutes circonstances, un précieux auxiliaire. C'était le docteur Humbert. Celui-ci avait soigné les blessés français avec un dévouement inlassable, et suivant l'exemple de Saint-Martin, avait donné ses propres vêtements à l'un d'eux qui n'avait plus d'uniforme au moment de l'évacuation. Ce fut encore lui qui aida à transporter tous les objets de M. Boeckel en lieu sûr.

— Tant de personnes ont eu la légion d'honneur sans l'avoir méritée, ajoute Sœur Marie-Césarine, et le docteur Humbert n'a pas été récompensé. Dites bien à quel point le docteur Humbert fut bon Français pendant les hostilités...

Tout cela n'alla pas sans suites fâcheuses pour la religieuse. Harcelée par le policier Robert, par les éléments allemands de la clinique, par l'ignoble docteur Ehrmann surtout, Sœur Marie-Césarine fit des démarches afin d'obtenir un passeport pour la Suisse. Elle le reçut avec beaucoup de peine.

Le 26 octobre 1915, Sœur Césarine eut la joie de rejoindre à Lyon le docteur Boeckel qui soignait les grands blessés à l'école vétérinaire transformée en hôpital. C'est là qu'ils travaillèrent de nouveau ensemble jusqu'à la fin des hostilités.

Les années de guerre passèrent vite à l'ambulance où la besogne ne manquait pas et tous ceux qui y furent soignés ont conservé un souvenir ému du major Boeckel et de la bonne Sœur de Strasbourg. De petites fêtes venaient couper la monotonie des jours : la visite du général Caillet, enchanté des soins que reçoivent les soldats à l'école vétérinaire ; une autre fois c'est le champagne qui mousse en l'honneur du quatrième galon du chef ; peu avant Noël 1915, le docteur Boeckel reçoit la rosette. L'ambulance est en fête. Drapeaux, musique et poésie de circonstance. Le nouvel officier de la légion d'honneur reçoit un magnifique bronze des dames infirmières, un encrier surmonté d'un poilu ; on fleurit Madame Boeckel et sa fille, sans oublier Sœur Marie-Césarine qui reçoit une superbe gerbe des mains d'un chasseur alpin.

Il y avait aussi de charmantes réunions d'Alsaciens réfugiés à Lyon. Là on parlait de ceux restés outre-Vosges.

Le docteur Boeckel, déjà âgé, fut souffrant à plusieurs reprises et inquiéta souvent sa famille et ses amis. Mais il eut la joie infiniment douce à son cœur de patriote, de voir la guerre se terminer et de retourner à Strasbourg le 21 novembre 1918 avec les troupes françaises victorieuses.

Sœur Césarine revint à l'hôpital civil de notre ville. Au pied de la statue de Kléber elle reçut la croix de la légion d'honneur. La France rendait ainsi un hommage éclatant à celle qui l'avait tant aimée et si fidèlement servie. Le docteur Boeckel, très fatigué, vivait maintenant très retiré dans son appartement du quai St-Nicolas.

« Sa mort fut celle d'un chrétien », me dit Sœur Marie-Césarine, « Il l'accueillit avec sérénité. J'eus la joie douloureuse de l'assister et de l'ensevelir. Il m'avait dit si souvent : venez auprès de moi, lorsque je partirai pour le grand voyage ».

Les larmes coulent des yeux de Sœur-Marie Césarine. Son visage entouré de la blanche cornette se

fait triste. C'est la clinique infantile, qui maintenant est devenue son champ d'action. Sa bonté et son dévouement vont à présent aux petits déshérités qu'elle soigne. Après les longues années passées auprès du bon docteur Boeckel, ce n'est que parmi les enfants qu'elle pouvait encore être heureuse...

Marcelle ZILLHARDT.

Une belle famille médicale : Les Boeckel

Le nom des Boeckel, qui restera dans l'histoire de l'Alsace parmi ceux des plus glorieux champions de la culture française, est inscrit depuis plus d'un siècle sur les listes du corps médical de Strasbourg.

L'ancêtre est Jonas Boeckel, ministre protestant de Rothau, ce gracieux hameau d'un contrefort du Donon, voisin du célèbre pasteur Oberlin du Ban de la Roche, son émule en apostolat, condamné à mort comme lui par le tribunal révolutionnaire de Sélestat, et comme lui sauvé de l'échafaud par la nouvelle de la chute de Robespierre, arrivée la veille de l'exécution. Le berceau de la famille est le riche village de Guertwiller, dont les gâteaux de pain d'épices font les délices de toutes les « messti » alsaciennes, et où le pasteur fut nommé en 1804. C'est là que ses enfants grandirent parmi les champs et les vignobles du Mont-Saint-Odile, y acquérant cet équilibre de l'énergie, cette constance de l'enthousiasme, ce sain optimisme qu'ils léguèrent à leur postérité.

Jonas Boeckel eut quatre fils, dont deux médecins, qui s'installèrent à Strasbourg et un troisième, Charles, qui exerça dans la même ville la profession de libraire-éditeur et publia divers ouvrages médicaux, notamment le *Traité de Médecine opératoire* de Sédillot. Chacun d'eux compta un médecin dans ses descendants.

La première génération donna deux médecins, les deux frères :

DEUX FRERES

Théodore Boeckel, né à Rothau, en 1802, mort à Strasbourg en 1869, docteur de la Faculté de Paris, fut médecin cantonal de Strasbourg et tout en menant la vie du praticien, a publié divers travaux de physique ou de chimie biologiques, notamment sur l'ozone, dans les *Archives médicales* de Strasbourg. Son dévouement pendant les épidémies de choléra de 1853, 1854 et 1855 est resté célèbre.

Eugène Boeckel, né à Guertwiller, en 1811, mort à Strasbourg en 1894, mena une vie semblable à celle de son aîné, toute consacrée à la pratique de la médecine et au soulagement des malheureux.

La deuxième génération compte trois médecins, tous trois cousins germains.

EUGENE BOECKEL ET SON COUSIN EDOUARD

Eugène Boeckel, fils de Théodore, né à Strasbourg en 1831, mort à Marseille en 1900, appelé *junior,* pour le distinguer de son oncle. Avec lui, le nom prend une ampleur scientifique plus grande, en même temps que va s'affirmer davantage le caractère français de la race, puisque les revers de 1870 ouvraient l'accès de sa patrie à une ruée d'étrangers.

Sa carrière commença suivant le mode classique de celles de la plupart des savants français, c'est-à-dire par l'âpre escalade des concours. Il les subit tous avec succès. Successivement externe, puis interne des hôpitaux de Strasbourg, agrégé de chirurgie en 1857, chargé de conférences de médecine opératoire en 1859, suppléant de son maître Sédillot, chargé de cours de pathologie externe, remplaçant de Koeberlé comme chef des travaux d'anatomie en 1862, membre correspondant de la Société de Chirurgie de Paris en 1866, de celle de Dresde l'année suivante, chargé de leçons à l'école du service de santé militaire, il était tout désigné pour la première vacance à la chaire de Clinique Chirurgicale, quand la guerre éclata.

Aussitôt, avec ses collègues, il part derrière les troupes, installe une ambulance à Froeschwiller, où il se dépense sans compter, reçoit le ruban de la Légion d'honneur en 1871, et, après le cruel traité de Francfort, se sent l'héroïque courage de ne pas fuir l'envahisseur. Il fut un de ces patriotes pour lequel les Français, qu'épargna la douleur d'un exil, ne sauraient avoir trop de reconnaissance, car ils maintinrent debout, malgré les efforts de l'oppresseur, le foyer de culture, où ils avaient développé leur force et où vinrent s'éclairer et s'épanouir leurs plus jeunes compatriotes.

Professeur de chirurgie à la Faculté de Médecine de Strasbourg, il démissionna dès qu'elle fut rattachée en mai 1872 à l'Université allemande, refusant une investiture qui, sans rien ajouter à sa science, n'eut pu que ternir l'indépendance de son caractère. Mais il conserva le champ de son activité scientifique et professionnelle en ne lâchant pas son service hospitalier.

On sait que, contrairement à ce qui a lieu dans les autres villes de France, à Strasbourg, Faculté et Hôpital sont confondus. Les professeurs sont en même temps médecins ou chirurgiens. Les cours se font et les examens se passent dans l'enceinte hospitalière. La ténacité infatigable d'Eugène Boeckel, secondé d'ailleurs par ses collègues alsaciens et son jeune cousin, eut pour but de détacher certains services, dits services municipaux, de ceux de l'Université. Et en dépit d'innombrables résistances, ils obtinrent gain de cause. L'entretien de ces services était à la charge de la ville, le personnel à tous les degrés en était purement alsacien. Les médecins ou chirurgiens étaient nommés par la commission d'administration. Ils ouvraient l'accès de leurs salles aux étudiants qui venaient suivre leurs cliniques. Mais ils ne leur faisaient passer aucun examen. Ils n'étaient pas professeurs. Seuls l'étaient les chefs des services universitaires, tous allemands bien entendu. Eugène Boeckel fut le chirurgien du service municipal, ce qui lui permit de continuer sur place son œuvre bienfaisante et scientifique. Aussi refusa-t-il la chaire de clinique chirurgicale que la ville de Genève vint lui offrir. Président du Congrès français de chirurgie en 1895, c'est en français qu'il écrivit toujours, notamment dans la *Gazette médicale de Strasbourg.* C'est à la chirurgie osseuse et urinaire et aux résections que ses principales œuvres ont été consacrées. Il mourut en 1900, à Marseille, au moment où il allait s'embarquer pour la Corse avec sa fille.

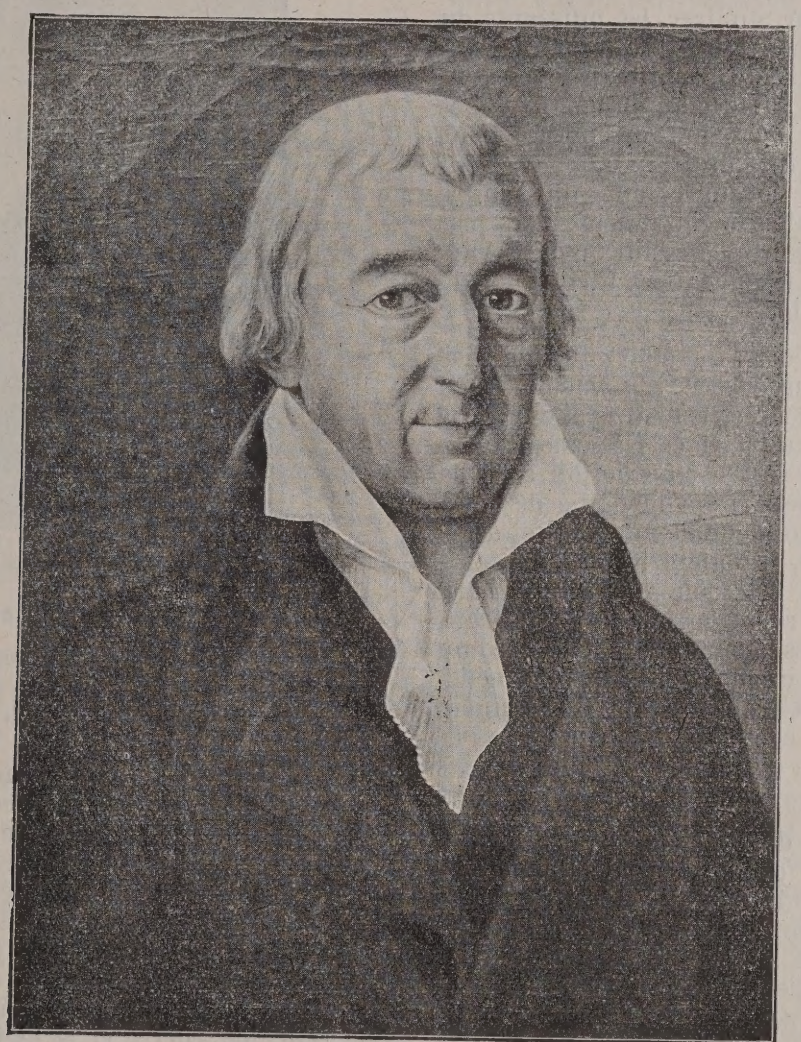
Edouard Boeckel, fils d'Eugène *senior,* né à Strasbourg en 1840, mort à Strasbourg en 1892, exerça avec honneur la médecine et l'art obstétrical. Assistant et remplaçant de l'accoucheur Aubenas à l'école des sages-femmes, il y faisait des conférences en langue française.

JULES BOECKEL

Jules Boeckel, fils du libraire, est né à Strasbourg en 1848. Avec lui le nom se pare des reflets de la légende. Il lui fut, en effet, donné d'assister de son vivant à l'apothéose de l'œuvre, dont il avait été, avec son cousin et tant d'autres Alsaciens, l'initiateur et l'ouvrier. Il vit l'Alsace redevenue française. Et ce titre de professeur, à la conquête duquel il était si brillamment parti sous le régime français, qu'il avait refusé de recevoir de l'autorité allemande, lui fut conféré par l'unanimité des savants de France et de tous les pays qui l'acclamèrent en novembre 1919 dans l'université de sa patrie.

Externe des hôpitaux en 1868, puis interne quelques mois avant la première guerre, il met au service de l'armée, bien que son titre le dispensât de tout service militaire, ses jeunes talents de chirurgien. A la capitulation de Strasbourg, il s'enfuit par la Suisse, gagne la France, s'engage au 8e dragons et fait, comme aide-major, la campagne de la Loire.

Après la défaite, il revient partager la captivité de ses concitoyens. Il passe sa thèse, en 1872, à Strasbourg et à Nancy et, après avoir été nommé « chef des internes », devient chirurgien-adjoint du service municipal dont son cousin est titulaire. Pour la sélection du recrutement des malades, il lui faut, au début, déjouer la malveillance allemande qui, sous le prétexte d'enseigner, draîne sur les services universitaires les plus beaux cas. C'est ainsi que pour ses études de trépanation préventive, il affuble d'appareils plâtrés la cuisse saine d'un traumatisé du crâne que le jeune Germain de garde, croyant atteint de coxalgie, dirige dédaigneusement, comme sans intérêt, sur le dépotoir municipal. Dans ces salles, jamais un mot d'allemand n'est employé et les observations sont rédigées en français.



JONAS BOECKEL

Rédacteur à la *Gazette Médicale de Strasbourg,* qui, fondée en 1841, parut jusqu'en 1914 exclusivement en français, il en devient le directeur en 1874 et le reste constamment. Chaque année, il franchit les Vosges pour participer aux discussions des réunions chirurgicales françaises, où la fidélité de sa présence entretient le souvenir du passé et l'espérance de l'avenir. Ses travaux lui valent les plus belles récompenses : plusieurs fois lauréat de la Faculté de médecine de Paris (1890), de l'Académie de médecine (1887-1889-1891-1893-1911), de l'Institut de France (1889-1895-1913), il est élu membre de la Société de chirurgie de Paris en 1879, membre correspondant de l'Académie de Médecine en 1895, puis membre associé, et chaque fois avec l'épithète de membre national, tellement ces assemblées sont fières de revendi-

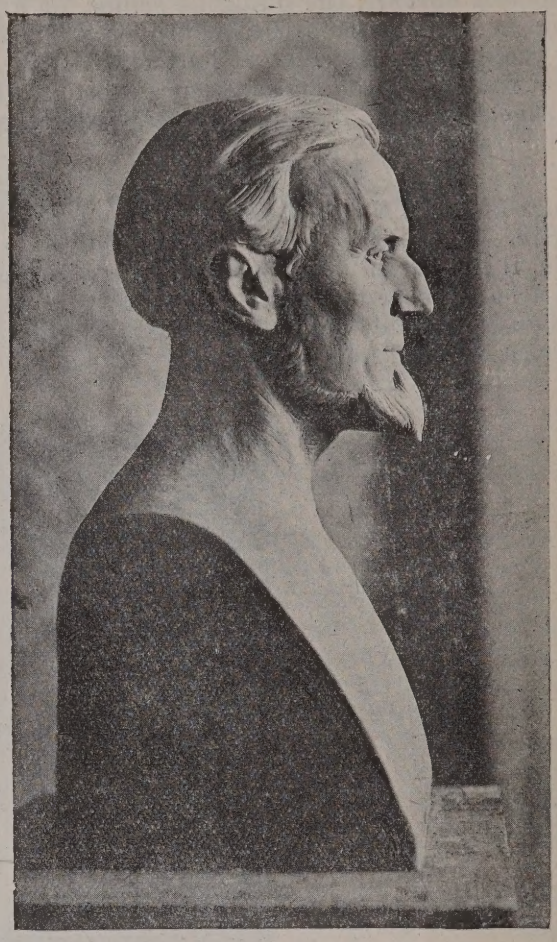
quer sa parenté. Nancy, Lille, Bruxelles, Bucarest se font un honneur de lui offrir une place dans leurs Sociétés chirurgicales. Rapporteur au Congrès international de médecine (section de chirurgie) à Paris en 1900, il est nommé à sept reprises, président d'honneur du Congrès français de chirurgie.

En 1900, il est nommé chirurgien-chef du service municipal de l'Hôpital de Strasbourg à la mort de son cousin. Et ce lui est une fois de plus l'occasion de refuser de l'autorité allemande le titre de professeur qu'elle vient encore lui proposer. Les années passent. La mésentente s'accentue entre Alsaciens et Allemands. L'affaire de Saverne éclate. Jules Boeckel va avoir 65 ans en 1914. Alors pour se venger du dédain qu'il n'a cessé de leur montrer, les puissants du jour le mettent brutalement à la retraite, par application d'un décret français sur la limite d'âge remontant à 1828, qui n'avait jamais été appliqué. Cette mesure d'exception soulève une émotion énorme pour toute l'Alsace et même au delà du Rhin. Mais en dépit de la décision la vigueur toujours jeune du maître pourra s'exercer. Les établissements hospitaliers privés, quelle que soit leur confession, lui ouvrent l'accès de leurs cliniques, où il continuera à consulter et à opérer riches et indigents.

Lorsque la guerre est déclarée, il était en route avec sa femme et sa fille pour passer ses vacances en Suisse. Mais incapable de rester oisif, pendant que son fils fait campagne dans l'armée française, il gagne Lyon, où sa venue est une consolation dans la détresse des premiers revers. Déjà médaillé de 1870, chevalier de la légion d'honneur depuis 1891 et aide-major de première classe, il obtient la direction chirurgicale de l'hôpital 101 à l'Ecole vétérinaire, où il reste jusqu'à l'armistice, réparant sur la chair française les dégâts des armes allemandes. Il est promu officier de la légion d'honneur en 1915, puis médecin-major de deuxième classe et enfin de première classe en 1916. Pendant ce temps, les Allemands le condamnent à mort par contumace et mettent ses biens sous séquestre.

Quand arriva le jour de la victoire, des ordres avaient été donnés pour qu'il fît partie du cortège triomphal de Gouraud qui rentra le 22 novembre à Strasbourg. Mais une grippe l'empêcha de se mettre en route assez tôt. Malgré les rigueurs du froid et le désordre des convois, il s'embarqua à Lyon dans un train composé de vieux wagons sans couloirs, sans chauffage et mit plus de deux jours pour atteindre les Vosges, deux journées de tortures physiques, car il souffrait de dysenterie et ne pouvait satisfaire les misérables exigences du mal qu'en se livrant à d'incessantes acrobaties, suspendu au marche-pied du compartiment. Mais l'âme dominait le corps. A Sales, il sauta sur une locomotive en partance, et débarqua enfin sur le quai de la ville natale, dans laquelle il entra solennellement le 26 novembre, auprès du général Pétain au milieu des acclamations enthousiastes de ses compatriotes.

C'est alors qu'il fut nommé professeur honoraire dans la salle de l'Université. L'année suivante, il recevait la cravate de commandeur. En 1921, il présidait à Strasbourg le Congrès de chirurgie. Depuis lors, il y mena la vie active de chirurgien consultant, opérant souvent, animant toujours de sa vie dialectique les discussions scientifiques.



Buste d'Eugène Boeckel, par Marzolff

SON FILS

La troisième génération est représentée par un seul médecin.

André Bœckel, fils de Jules, est né à Strasbourg en 1882. A 16 ans, il passa les Vosges, pour ne pas porter l'uniforme abhorré, termina ses études au lycée de Nancy et fit son service militaire dans l'armée française. Externe, interne, puis chef de clinique urologique des hôpitaux de Nancy, il était moniteur d'urologie à l'hôpital Necker, dans le service de Legueu à Paris, quand la guerre éclata. Il fit toute la campagne comme aide-major, puis major de deuxième classe, en Flandre, en Champagne, dans la Somme, à Verdun, en Roumanie, en Italie, et gagna la croix de guerre et la légion d'honneur. Installé à Strasbourg depuis l'armistice, il y est chef du Service urologique de l'hôpital et se montre digne du lourd héritage paternel. Son œuvre en urologie déjà considérable, lui a valu d'être lauréat de la Faculté de Nancy, de la Société de Chirurgie, de l'Académie de Médecine, de l'Académie des Sciences, d'être nommé membre de l'Association française d'urologie, de la Société internationale d'urologie, et de collaborer à diverses revues scientifiques.

AUTRES MEDECINS DE LA FAMILLE

Il faut encore citer les autres membres de la famille qui, bien que ne portant pas le même nom, ont embrassé la même carrière. Ce sont :

Théodore Weiss, né en 1851, professeur de clinique chirurgicale à Nancy, neveu par sa mère d'Eugène Boeckel *junior* et de ses deux fils ;

Roger Weiss, né en 1892, interne des hôpitaux de Nancy, mort avec la croix de guerre en 1916 ;

Maurice Weiss, né en 1899, médecin à Nancy ;

Marc Weiss, petit-fils par sa mère du même Eugène Bœckel, interne des hôpitaux de Paris au concours de 1913.

Alfred Riff, âgé de 63 ans, médecin à Strasbourg, qui se trouvait en Suisse quand la guerre éclata, vint prendre du service dans les hôpitaux français. Il est également neveu par sa mère d'Eugène Boeckel *junior* et a pour neveu André Froehlich, né en 1891, chef de clinique médicale depuis 1923 à Strasbourg, décoré de la croix de guerre.

Robert Thomas, accoucheur à Strasbourg, venu en 1916 à Lyon où on lui confia un service de chirurgie, chevalier de la légion d'honneur, neveu par sa mère lui aussi d'Eugène Boeckel junior.

René Kœnig, gynécologue à Genève, autre neveu par sa mère du même oncle.

Gustave Beck, journaliste et aliéniste à Berne, neveu par sa mère de Théodore et d'Eugène *senior,* et par conséquent cousin germain d'Eugène *junior* et de Jules.

Bernard Frey, né à Mulhouse en 1899, chevalier de la Légion d'honneur, après avoir fait la guerre dans l'armée française, médecin des asiles publics d'aliénés, neveu par sa mère d'Eugène Boeckel junior.

Rodolphe Goehrs, né en 1895, médecin à La Robertsau, près Strasbourg, dont l'arrière-grand-mère fut la sœur de Théodore et Eugène Boeckel.

FEMMES ET FILLE DE MEDECINS

Enfin on ne saurait terminer cette généalogie sans rendre aux femmes de ces hommes l'hommage qu'elles méritent. Maîtresses de la maison de leurs maris, éducatrice de leurs enfants, c'est à elles qu'ils doivent en partie d'être devenus ce qu'ils furent.

Mme Jules Boeckel fut toujours, malgré une santé fragile, la précieuse collaboratrice du professeur répandant le bien autour d'elle, complétant par le pansement des misères morales d'œuvre curative du bistouri de son époux, et parant du plus gracieux accueil le salon, où défilèrent pendant un demi-siècle tous les savants de passage dans la capitale d'Alsace.

Il en est de même de sa fille, Madame Marise Boeckel. Pendant les années de guerre, elle fut mobilisée à l'infirmerie de la gare de Vaise dans cette phalange d'élite des infirmières, dont la fragile et vaillante apparition, au milieu du fracas des convois charriant des engins de mort, enflammait le courage des soldats roulant vers les combats, et apaisait la souffrance des blessés ramenés des champs de bataille. Sa qualité d'Alsacienne transparaissant dans la blonde et mélancolique douceur de toute sa personne évoquait à son approche l'image de la province captive venant à la rencontre de ses libérateurs.

Madame Schupp, d'Epinal, sœur de M. Jules Boeckel, servit également la France attaquée, en se dévouant comme infirmière dans les hôpitaux de la capitale des Vosges.

Tel est l'exemple du développement d'un même idéal pour le soulagement de la souffrance humaine et pour le rayonnement de la pensée française que nous donne cette famille de médecins alsaciens, exemple plus édifiant dans sa réalité que ne saurait l'être le plus beau des contes d'Erckmann Chatrian [1].

Docteur Pierre COURBON.

(1) Le texte de cet article nous a été obligeamment communiqué par l'excellente revue, *la Femme du Médecin,* de Paris, qui le publia dans son numéro de janvier 1925.

La Carrière du Professeur Jules Boeckel

On a dit, au jour impressionnant de ses funérailles, ce qu'avait été cet homme de bien, cet Alsacien de grand cœur, ce Français d'intelligence et de sentiment qui s'était répété un jour la vieille devise « je maintiendrai » et qui, jusqu'au jour glorieux du retour, avait en effet maintenu.

Je ne vous dirai donc rien de ce que vous savez aussi bien, sinon mieux que moi.

Je me tiendrai sur le terrain de la chirurgie pure. On le peut sans difficulté, car Jules Boeckel fut un vrai chirurgien.

Notre art difficile n'est pas toujours servi par des hommes exactement faits pour lui. Parmi ceux qui font honorablement de la chirurgie, tous ne sont pas nés chirurgiens. Ceux-là seuls qui ont la chirurgie dans le sang, innovent, devancent, entraînent, en faisant parfois mine de révolutionnaires alors qu'ils sont simplement en train de forger la tradition du lendemain et qu'ils sont les vrais classiques.

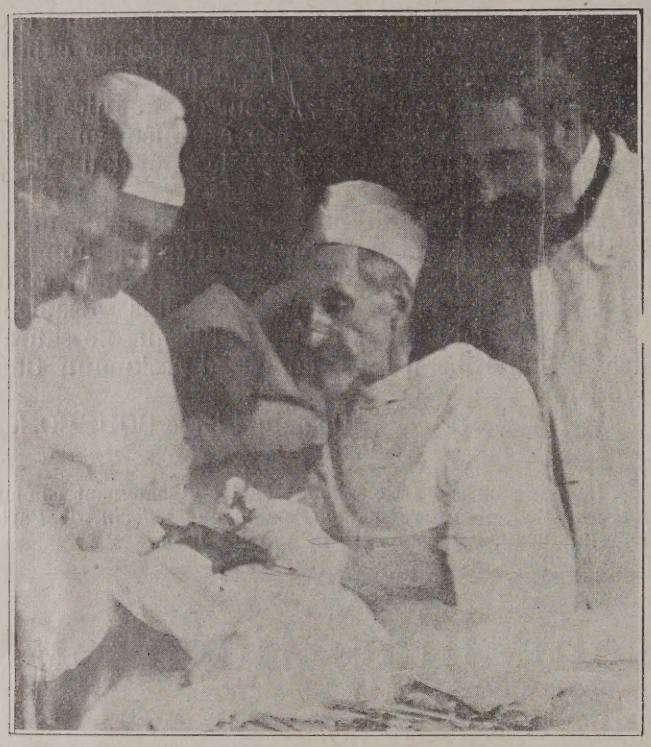
Jules Boeckel fut de ceux-là.

Formé à l'école de quelques hommes qui ont été la gloire de la chirurgie strasbourgeoise, de Sédillot, de Rigaud, de Gross, d'Eugène Boeckel, listérien de la première heure, il marqua de suite la réalité et l'ardeur de son tempérament chirurgical, en soutenant à 24 ans, par des faits, qu'il fallait pratiquer la trépanation préventive dans les plaies de la tête. C'était là une vieille question que tous les chirurgiens avaient discutée depuis Hippocrate, car Hippocrate trépanait déjà. Elle avait suscité tant de travaux, tant de débats qu'à une époque où rien n'était encore remis en discussion, comme tout devait l'être plus tard par la chirurgie pastorienne, on pouvait, on devait s'en tenir aux condamnations formelles de Desault et de Malgaigne qui avaient, en France, force de loi. Et si l'on songe que le début du XIX[e] siècle avait été une époque de domination générale pour la chirurgie française, on peut se douter du caractère aventureux et antidogmatique des idées, défendues par le jeune Boeckel. Elles lui avaient été suggérées par Sédillot et par Eugène Boeckel. Mais il les fit siennes, en y revenant souvent en 1875, en 1879, en 1885, en 1914 et ainsi, il fut certainement de ceux qui imposèrent définitivement la doctrine du trépan préventif, car en chirurgie, comme en tout domaine d'idées ou d'actions, ceux-là seuls ont une influence qui ayant de l'esprit de suite savent lutter jusqu'au bout. Là encore il maintenait.

En chirurgie osseuse et articulaire, nous trouvons la même divination du sens dans lequel il fallait marcher et la même ténacité dans la démonstration. Dès 1876, à une heure où la chirurgie était encore bien timide, il s'essaie au traitement des déviations rachitiques des membres par l'ostéotomie. L'opération était alors considérée comme une des plus graves de celles qui existaient. On la traitait de barbare et elle était

proscrite. Aussi la plupart de ceux qui prirent la parole à la Société de Chirurgie de Paris, lorsque Boeckel y apporta 9 cas de guérison, se dressèrent-ils contre lui.

Peu troublé par les condamnations officielles qui n'ont jamais arrêté que ceux qui n'ont rien à dire, il persévéra. En 1880, il publiait un nouveau mémoire, basé sur 182 opérations. En 1884, il en rapportait 32 nouveaux cas et la partie fut gagnée. Aujourd'hui où l'ostéotomie nous paraît un acte banal, nous ne songeons guère à l'énergie et à la hardiesse de ceux qui autrefois prouvèrent le mouvement en marchant. En des jours comme celui-ci, nous devons rentrer en nous-mêmes et rendre un hommage reconnaissant à



Une opération

ceux qui ont forgé, dans un dur mais joyeux labeur, l'admirable thérapeutique que nous manions maintenant, sans angoisse, comme par reflexe, à chaque instant.

Ce sont ces mêmes qualités de sens chirurgical souverain, d'exacte compréhension technique, de persévérance dans les idées que l'on retrouve dans la longue série de travaux, consacrés par J. Boeckel à la résection du genou.

Cette opération avait été imaginée en 1762 par Filkin, un chirurgien anglais qui avait guéri son malade ; elle avait été renouvelée en 1781 par le grand Park de Liverpool pour un matelot qui guérit, reprit du service, fit deux fois naufrage et mourut noyé dans le second. Malgré les efforts de Moreau, de Bar-le-Duc, le véritable créateur de la chirurgie des résections, elle s'était peu répandue. On en avait peur, et Ollier raconte qu'avant 1870, il ne l'avait pratiquée que 5 fois avec un seul résultat favorable. Il était découragé, écrit-il en 1891, dans le Traité des résections, et il y avait renoncé dans la pratique hospitalière.

Les choses changent vite, quand des hommes d'énergie s'y attèlent En 1881, Boeckel, à 32 ans, rapportait 17 observations personnelles, ne comptant que 2 échecs. En 1889, il parlait de 64 observations nouvelles, sans mort, et en 1925, de 135 cas avec 4 morts en tout. Dès 1889, sa technique, en avance sur celle de son temps, était celle que nous suivons aujourd'hui, supprimant tout drainage, ce qui, en 1912, fut présenté comme la dernière nouveauté de l'année.

On voit par ces quelques exemples ce que fut le tempérament chirurgical de Boeckel, et ce qu'il fut comme technicien. Il était bien de ceux dont je parlais tout à l'heure qui innovent, inventent et devancent leur temps, en créant la tradition du lendemain.

Mais à l'époque de sa maturité chirurgicale, il semblait vraiment qu'on ne s'intéressât plus à cette chirurgie des membres où il excellait. Toute la ferveur du jour se portait vers la jeune chirurgie abdominale. Il semblait qu'on n'eut une réelle maîtrise que si l'on pouvait prestement enlever quelque viscère caché. On aurait tort de croire que ce sentiment fut justifié : il est plus difficile de sauver un membre, et il y faut plus d'art que pour enlever un fragment d'intestin ou pour castrer une femme. Et d'ailleurs celui qui est chirurgien l'est toujours tout entier : il est apte à n'importe quelle chirurgie, opère n'importe qui et n'importe quoi avec la même sérénité. Boeckel fut ainsi, et s'il n'innova rien dans un domaine où son compatriote Koeberlé avait acquis tant de gloire, s'il fut avant tout un grand chirurgien des membres, il sut par une pratique de chaque jour, montrer que l'on peut, sans en parler, faire utilement et avec succès ce que font les plus prestigieux. Je n'en donnerai qu'un seul exemple. En 1903, il publiait un mémoire très remarquable — et qui fut remarqué — sur l'ablation totale de l'estomac en rapportant des exemples personnels de gastrectomie très étendue.

Pour tout dire en un mot : il fut un chirurgien complet.

Chef d'école sans mandat, dont les nombreux elèves, fidèles à sa mémoire, attestent, par leurs seuls gestes de chaque jour, la valeur de son enseignement, il eut sa tribune à lui, une tribune française, dans cette *Gazette Médicale de Strasbourg,* qu'il dirigea pendant 40 ans et qui fut ce que l'on sait.

Tout cela devait porter ses fruits, et la chirurgie alsacienne lui doit beaucoup de ce qu'elle est. Cela comportait aussi une grande notoriété. Et tout naturellement il se trouva un jour Président du Congrès de Chirurgie Français, comme l'avait été, 26 ans avant lui, Eugène Boeckel. Il eut ainsi la joie de voir consacrer par ses pairs, sur le théâtre même de son effort persévérant, la maîtrise de son caractère d'homme et la valeur de son talent de chirurgien.

Promu à la même époque professeur honoraire, il prenait trop tardivement la place qu'il aurait dû occuper depuis longtemps pour le bien de tous. Les événements en avaient décidé autrement. Il aurait pu être un grand enseigneur. Ce fut seulement et surtout un bon chirurgien et un chirurgien bon. Au jour de ses funérailles, l'attitude émue, silencieuse de la population qui faisait la haie le long du cortège officiel, montrait clairement, par tout ce qui respectueusement émanait d'elle, que Boeckel avait été un homme de bien.

Sans doute, elle savait que c'était un grand Français qui passait, mais elle se disait surtout que pendant plus de 50 ans, il avait été à ceux d'Alsace,

grands et petits, secourable à tout instant, avec bonté, cordialité et simplicité.

Et chacun de nous, en cheminant dans les rues attristées, pensait que cet hommage discret des humbles était le plus bel hommage que puisse recevoir un vrai chirurgien au soir d'une vie bien remplie.

Professeur R. LERICHE,
de la Faculté de Médecine de Strasbourg.

LES SOUVENIRS D'UN AMI

Un des contemporains du professeur Jules Boeckel, M.le docteur Alfred Goguel, lui aussi ancien combattant de 1870, *et qui prit part avec M. Boeckel à la campagne de la Loire, confia quelques souvenirs personnels au* Journal de l'Est *auquel nous les empruntons :*

La mort si inattendue de mon vieil ami de toujours, le Dr Jules Boeckel, m'attriste profondément, m'émeut à tel point qu'il m'est difficile de rassembler de chers, de précieux souvenirs. Elle m'enlève le dernier de mes camarades d'enfance... Telle fut l'action de son amitié sur moi qu'après la grande guerre, elle me ramena en Alsace française après une carrière médicale de plus d'un demi-siècle, à Paris.

Je fis avec cet incomparable ami, comme aide-chirurgien, la campagne de la Loire, au cours de la guerre qui nous arracha l'Alsace ; avec lui je fus à Coulmiers, le 9 novembre 1870, à Patay, le 2 décembre. Remonter si loin dans de communs et douloureux souvenirs explique mon désarroi intime...

On a parlé de l'homme, du chirurgien, du citoyen. On n'a rien dit de trop ! A moi de révéler un peu du cœur de celui qui avait la *religion de l'amitié* qu'il cultivait comme une antique et magnifique tradition de famille. Certes, je n'oublierai jamais le salon de la Grand'Rue où Mme Boeckel mère réunissait autour de son fils et de ses filles tout un essaim d'adolescents, et tant de parents, tant d'amis ! Jules Boeckel était alors le camarade choyé, aimé de tous par sa grâce, son enthousiasme juvénile de joli garçon ignorant sans pose son pouvoir de charmeur.

Plus tard, cette tradition d'hospitalité s'est continuée chez lui, auprès de sa femme d'un esprit si fin, si aimablement et joliment caustique, d'un cœur et d'une bonté inaltérables, à ce foyer qu'ornaient deux charmants enfants. Quel noble intérieur où chaque ami trouvait sa place !

Quand, en été, en automne, nous venions de Paris saluer notre Alsace, c'était une oasis que ce cher logis du Quai St-Nicolas, temple de l'hospitalité.

On se retrouvait aussi au Hohwald où, dans les soirées costumées, improvisées, Jules Boeckel, secouant ses soucis de la journée, redevenait le gai compagnon plein de délicieuse gaminerie.

Musicien passionné, faisant chanter l'âme de son violoncelle, il aimait, les soirs de vacances, à tenir sa partie dans l'orchestre de famille. Plus tard, souvent, souvenir et rappel de nos belles années de jeunesse, il reprenait son instrument abandonné et jouait un air qui nous avait charmés jadis.

Modestie, ce mot résume Jules Boeckel. Et quelle allure, franche, naturelle, vraiment française ! Pendant que j'écris ces lignes, j'ai sous les yeux la photographie qu'il m'offrit au lendemain de la grande guerre. Il est en cet uniforme de médecin-major qui lui allait si bien, qui donnait toute sa valeur à sa tête fine, tout leur relief à ses traits si nettement dessinés, à son front si noblement modelé. Et quelle clarté, dans les yeux, quelle perspicacité, quelle douceur pourtant ! Au pied de cette photographie, je lis la dédicace : « Affectueux souvenir d'un jeune poilu ! » Jules Boeckel avait alors plus de soixante-dix ans. Il est tout entier dans ces mots, avec sa crânerie et sa gaieté.

Qui ne l'a pas vu dans son service d'hôpital ne l'a pas vraiment connu. Lui entré dans une salle, c'était la lumière partout. Soudain les figures ridées des pauvres vieux qu'il soignait avec un dévouement sans bornes et une bonhomie unique, se faisaient rayonnantes. Certes, il était le chirurgien à la mode, mais plus encore si possible celui des humbles, des déshérités, du petit peuple. Aux jours de consultations, les malades non payants avaient le pas sur les grandes dames et les bourgeois cossus. Je ne sortais jamais avec lui sans deviner, dans un salut populaire, accompagné d'un sourire, un geste d'opéré reconnaissant.

Un autre de mes chers souvenirs ? La fête de Noël d'avant 1914, à son service de l'hôpital, à huis clos, loin de l'œil d'une police soupçonneuse. Couleurs françaises, gaieté française, refrains français, et pour terminer une retentissante « Sambre et Meuse ».

Familièrement, en vieux camarade, disons que Boeckel était le gamin de Paris, le chasseur alpin incarné dans un magnifique travailleur qui savait prendre au sérieux les grandes choses, s'enthousiasmer, vibrer avec toutes les forces de son âme. L'autre soir, encore, par un temps frais et pluvieux, il sortait tout illuminé d'une conférence, sa tête de mousquetaire émergeant du pardessus au col toujours relevé. A quelqu'un qui lui demandait : « Vous n'êtes pas fatigué ? », il répondit avec une magnifique ardeur : « Oh ! je serais bien resté toute la nuit à écouter Benjamin Vallotton ! »

Il chassait du reste de race. Le père de Jules Boeckel, libraire et éditeur, fut jadis à la tête de la vie intellectuelle strasbourgeoise. Cet ami des Colani, des Auguste Sabatier, des Coquerel, des Reuss, organisait des conférences, se passionnait pour le mouvement du protestantisme libéral, aimait les vives mais loyales discussions.

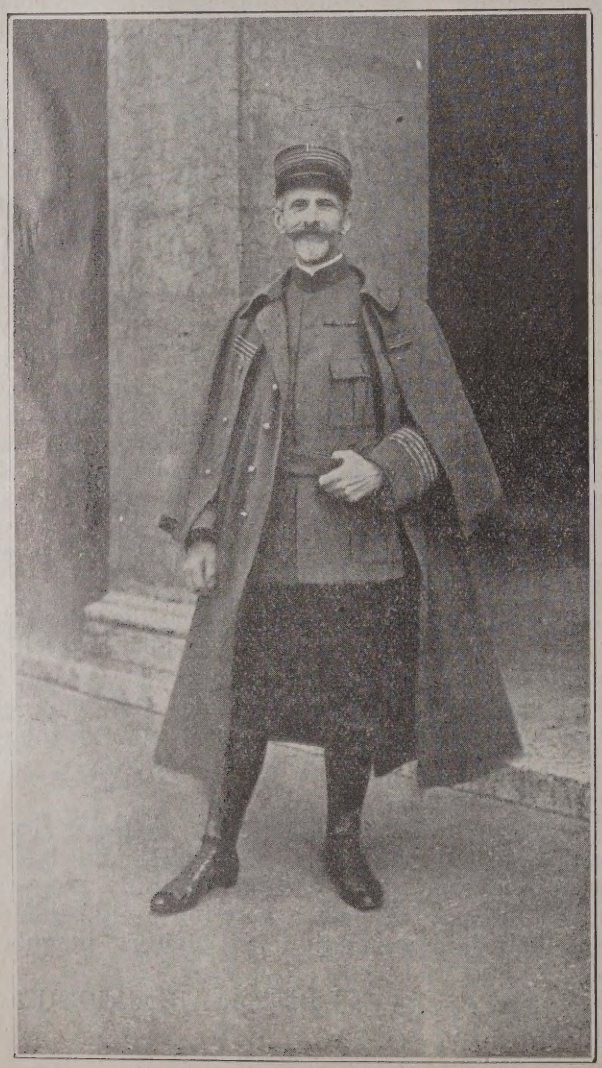
Et voici que le fils rejoint toutes ces belles figures du passé. Adieu, mon cher, mon vieil ami ! Merci pour tout ce que tu nous donnas d'exquis, pour l'ardeur de ton âme française, pour ton amitié fidèle et douce, pour ta bonté qui nous éclairera jusqu'à la fin !

Docteur Alfred GOGUEL.

A l'hôpital auxiliaire 101 à Lyon

Je suis un des civils privilégiés qui, au cours de la guerre, furent soignés par le Docteur Jules Boeckel à l'hôpital auxiliaire dont il était le médecin-chef à Lyon. Voici comment cela se fit. J'avais retrouvé à Paris le Docteur Alfred Riff qui était le médecin de ma famille à Strasbourg. Après la mort de sa femme, survenue, en 1915, en Suisse, où elle avait été en traitement chez un spécialiste et où le Docteur avait obtenu des autorités allemandes de l'accompagner, il n'avait pas voulu rentrer en Alsace, mais avait été se fixer avec sa fille dans la capitale française. Il y trouva un vaste champ d'activité, le nombre de médecins civils ayant été considérablement réduit par la mobilisation. Le Docteur Riff consacrait particulièrement ses soins aux réfugiés du Nord et de l'Est si nombreux à cette époque à Paris. En avril 1917, j'eus besoin de le consulter. Il jugea une intervention chirurgicale opportune pour une opération sans gravité, mais cependant assez délicate.

J'étais quelque peu perplexe. Mes modestes appointements de rédacteur ne me permettaient pas de m'adresser pour cette opération à un prince de la science. Il me fallait donc aller à l'hôpital. C'est alors que le Docteur Riff me dit :



Jules Boeckel médecin-major à Lyon

— Mais je suis certain que mon cousin, le Docteur Jules Boeckel, que vous connaissez bien et qui est actuellement médecin-chef d'un hôpital auxiliaire à Lyon, ne refuserait pas de vous rendre ce service. Je sais qu'il opère assez fréquemment des civils. Je vais lui écrire.

La réponse ne se fit pas attendre : le Docteur Jules Boeckel acceptait de me recevoir, et même dans des conditions particulièrement avantageuses. Il me demandait seulement de le prévenir de la date de ma venue à Lyon. C'est ce que je fis, et, le 7 mai, au matin, je pris le train.

On sait ce qu'étaient ces voyages pendant la guerre. Ce fut long. Un train bondé ; des arrêts interminables à toutes les stations. J'arrivai le soir en gare de Vaise, fatigué et de mauvaise humeur. Il pleuvait à torrent. Je pris, selon les indications du Docteur, le tramway qui devait me mener à proximité de l'hôpital auxiliaire 101, installé au quai Pierre-Scize, sur la Saône, dans les bâtiments de l'Ecole vétérinaire.

A peine les portes de l'hôpital franchies, je me trouvai en présence du Docteur Jules Boeckel, magnifique dans sa tenue de major. Il était accompagné d'une infirmière, l'air doux, modeste et pourtant quelque chose d'énergique dans le regard. Après m'avoir salué et s'être enquis si j'avais fait bon voyage, le Docteur me désignant sa compagne me dit :

— Sœur Marie-Césarine qui fut mon aide fidèle et dévouée à l'hôpital de Strasbourg et qui, en dépit de difficultés immenses, a réussi à quitter l'Alsace et à venir en France. Les circonstances de guerre ne lui ayant pas permis de se rendre à Nancy, comme elle le désirait, pour y rejoindre sa Congrégation, elle s'est décidée à rester ici et à se consacrer à nos blessés. Sœur Marie-Césarine, apprenant la venue d'un Strasbourgeois, a insisté pour vous soigner, bien que vous ne soyez pas dans son service.

Le Docteur me confia alors à la Sœur, qui me conduisit à ma chambre, une gentille petite pièce, simple, au premier étage, et dont la fenêtre donnait sur un vaste préau entouré d'un cloître voûté, car l'Ecole vétérinaire est un ancien couvent. Ma mauvaise humeur avait disparu.

C'est là que j'ai passé un mois, entouré des soins excellents du Docteur et des infirmières, notamment de la Sœur Marie-Césarine qui restait auprès de moi presque tout son temps libre. Tous les matins le Docteur Boeckel venait me voir. C'était un vrai réconfort. Il s'installait au bord de mon lit, allumait une cigarette, et nous causions. Quels charmants entretiens j'ai eus avec lui ! Notre conversation roulait naturellement pour une grande part sur Strasbourg, sur la guerre. Ni la mise sous séquestre de sa fortune par les Allemands, ni la condamnation à mort qu'ils avaient prononcée contre lui n'avaient altéré sa sérénité. Quant à l'issue de la guerre, il était franchement optimiste. Quelque déprimantes que pussent être les nouvelles du front — c'était l'époque des combats sanglants au Chemin des Dames et en Champagne — quelque attristant que fût le spectacle des nombreux convois de blessés arrivant à l'hôpital, le Docteur Boeckel ne se laissait pas décourager ; il ne pouvait douter du triomphe des Alliés.

Sa grande confiance dans nos chefs, sa foi invincible dans la victoire, il savait les communiquer à ceux qu'il soignait. Comme il vous remontait le moral !

Il s'intéressait, en outre, personnellement, à ses malades. Et ici je ne parle pas de moi qu'il connaissait de longue date, mais il apportait la même sympathie à tous ses blessés, au simple poilu comme à l'officier. Tous, il les traitait avec la même bonté, il les entourait des mêmes soins bienveillants et affectueux. Aussi tous avaient-ils un véritable culte pour lui: ils « adoraient » le « major ». Tout le personnel de l'hôpital, également, depuis la directrice jusqu'à la plus humble des servantes, en passant par les assistants, les infirmières et infirmiers avaient le même respect attendri pour le médecin-chef.

N'ayant eu que des rapports assez lointains avec les blessés militaires, j'ai surtout appris tous ces détails par les longues conversations que j'avais journellement avec Sœur Marie-Césarine. Avec quelle chaleur elle me parlait de « son » Docteur ! Le dévouement que professait la Sœur pour son chef était vraiment touchant.

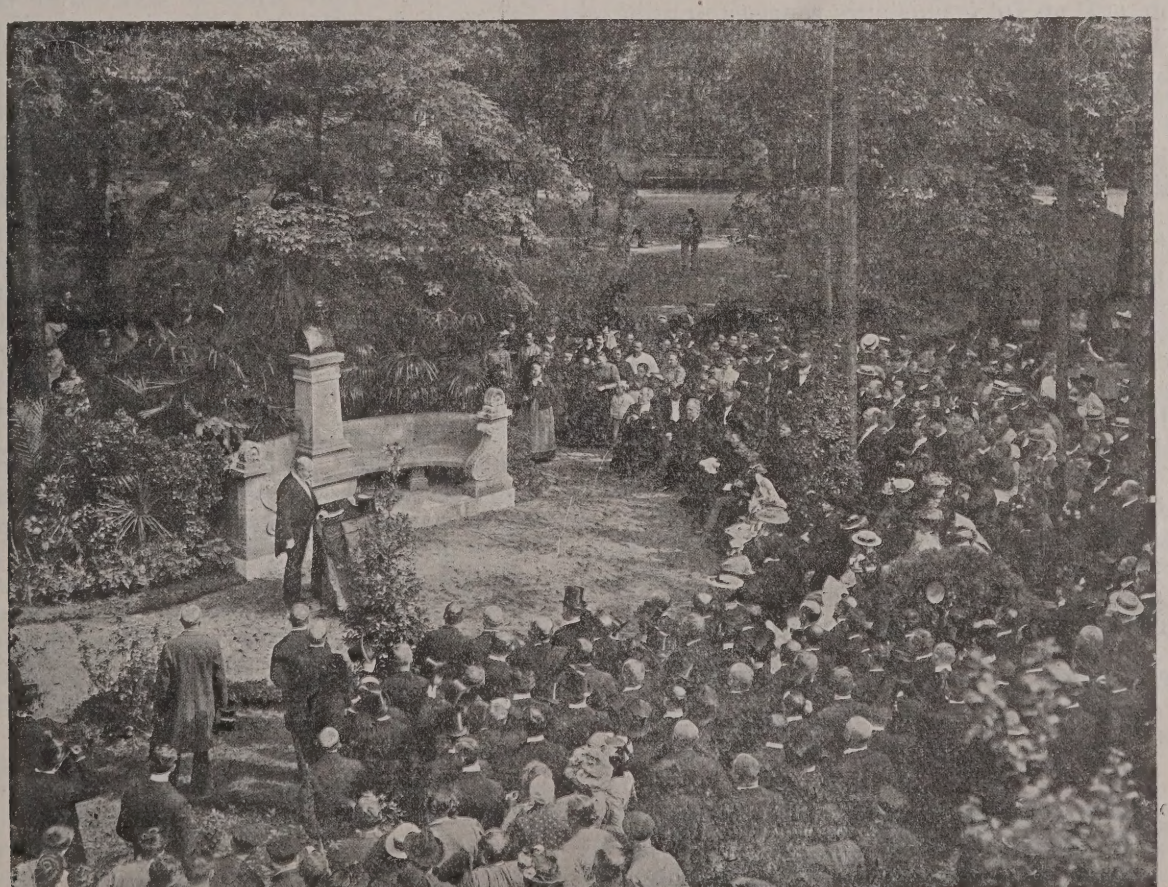
Le Docteur Boeckel ne bornait toutefois pas son activité à son service médical et chirurgical. Jugeant qu'il était de la plus grande nécessité pour le moral des blessés de leur offrir des distractions variées, il autorisait toutes sortes de jeux ; les convalescents pouvaient se promener dans les magnifiques jardins de l'Ecole vétérinaire. Enfin, le major payait lui-même de sa personne en organisant de temps à autre, avec le concours de membres du personnel ou de blessés, des concerts où lui-même, virtuose du violoncelle, faisait sa partie. J'ai sous les yeux un programme intitulé : « *Une heure de musique dans le jardin. Samedi 26 mai, 4 h. 1/2* ». Sur les onze numéros de ce programme, le Docteur figure cinq fois, soit comme soliste, soit en faisant sa partie dans des trios ou duos. Le concert était composé de façon à contenter tous les goûts, les plus raffinés comme les plus simples : à côté d'œuvres de Mendelssohn, de Haydn, de Grieg et de Widor, il comportait des chansons populaires et comiques, des chœurs, exécutés par la Chorale de la 3e section, des déclamations. Ces concerts étaient des plus appréciés par tous les blessés quelque peu valides qui pouvaient y assister.

J'ajouterai que le Docteur Boeckel jouait fréquemment, le dimanche, du violoncelle à l'office, à la chapelle de l'hôpital.

Je tiens à dire encore que dans l'intérêt et le dévouement que le Docteur Jules Boeckel apportait à son hôpital et à ses blessés, il fut admirablement secondé par Mesdames Boeckel, sa femme et sa fille, qui toutes deux avaient tenu à s'employer dans les services de l'hôpital. Personnellement je leur dois aussi de la gratitude pour le réconfort qu'elles m'ont apporté par leurs visites, alors que je ne pouvais pas encore quitter ma chambre.

Je n'ai pu donner ici qu'une très faible idée de l'admirable activité du Docteur Jules Boeckel pendant la guerre ; mais je suis persuadé que, de même que moi, qui ne passai qu'un mois à l'hôpital du quai Pierre-Scize pour une opération sans grande importance, tous ceux qu'il a traités pour des blessures de guerre, tous ceux que par ses soins dévoués il a guéris, ceux qu'il a sauvés de la mort, comme ceux dont il a relevé le courage par son affectueuse sollicitude, lui garderont toujours une profonde reconnaissance et n'oublieront jamais le major Jules Boeckel.

Ch. GEROLD.



Inauguration du buste d'Eugène Boeckel, dans les jardins de l'Hôpital de Strasbourg

A l'Académie de Médecine

Dans la séance du 26 avril 1927, de l'Académie de Médecine, M. le Dr Eugène Gley s'exprima en ces termes :

Le 19 avril, le jour même de notre précédente séance, notre collègue, M. G. Weiss, doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg, m'écrivait pour m'annoncer une triste nouvelle, la mort de l'un de nos associés nationaux qui pour bien des raisons nous était particulièrement cher.

Correspondant de l'Académie depuis l'année 1895, élu pour des travaux de chirurgie que je ne saurais me permettre d'apprécier, mais dont la Société de chirurgie, dont il était membre honoraire, tiendra certainement à rappeler les mérites, Jules Boeckel devient associé national en 1914.

Si la haute estime en laquelle le tenaient les chirurgiens, ses collègues, lui avait valu ce titre, ce que nous savions de sa vie lui assurait la sympathique admiration de tous. Externe des hôpitaux de Strasbourg en 1868, interne quelques mois avant la déclaration de guerre en 1870, il servit durant le siège de Strasbourg ; il put s'échapper de la ville au moment de la capitulation (1) et fit comme aide-major toute la dure campagne de la Loire. La paix signée, il revint, comme on l'a dit, partager la captivité de ses concitoyens. Et alors de 1872 à 1914 se déroule une existence toute de travail et de dévouement aux malades de l'hôpital civil, d'utilité sociale, mais aussi de dignité française. Par ses soins la *Gazette médicale de Strasbourg,* dont il devient le directeur en 1874, reste un journal français. Tous les ans il assiste au Congrès français de chirurgie, dès la fondation de cette réunion, et il en fut à plusieurs reprises nommé président d'honneur. Il refuse le titre de professeur à l'Université que l'autorité allemande lui offre. Ce titre, il devait l'accepter en 1919, quand fut rétablie l'Université française. Dans les salles de l'hôpital dont il est le chirurgien on ne parle que le français, les observations des malades sont rédigées dans cette langue. En toutes circonstances, grandes ou petites, il maintient les droits de la pensée et de la science françaises, et toujours sans inutile éclat, sans manifestations vaines, par des actes réfléchis, par une volonté ferme, jamais défaillante. N'est-ce pas la forme la plus efficace de l'esprit national ? Enfin, nous savions sa conduite pendant la grande guerre ; au mois de juillet 1914 il se trouvait heureusement en Suisse ; il vint tout de suite à Lyon, à la déclaration de guerre, et y dirigea les services chirurgicaux d'un grand hôpital militaire durant quatre années. En 1916, l'autorité allemande le condamna à mort et mit tous ses biens sous séquestre. A l'armistice il rentra dans Strasbourg aux côtés du maréchal Pétain. Toutes les peines, les tristesses et les douleurs des quarante-quatre années d'une domination que cet Alsacien de vieille souche, et donc ce vrai Français, avait supportée comme étrangère étaient du coup oubliées. Et il vient, âgé de soixante-dix-huit ans, de terminer sa vie dans sa ville natale, honoré de ses compatriotes qui n'avaient pas seulement pour lui les sentiments de respectueuse amitié inspirés par sa noble vie médicale et par sa fidélité à la grande patrie, mais qui lui témoignaient aussi leurs sentiments d'inaltérable reconnaissance pour tous les services rendus à la petite patrie.

Dr Eugène GLEY,
de l'Académie de Médecine,
Professeur au Collège de France.

(1) En fait, suivant un renseignement communiqué par notre collègue M. Weiss, c'est la sœur Marie-Césarine, de l'hôpital civil, qui prévint J. Boeckel qu'on allait l'arrêter et qu'il devait partir au plus vite. Il gagna le pays de Bade, puis la Suisse. La sœur Marie-Césarine le rejoignit à Lyon, ayant réussi, elle aussi, à passer en Suisse.

En apprenant la mort de son éminent collègue, M. le Dr Henri Hartmann écrivit ces lignes d'hommage :

C'est avec un sentiment de profonde tristesse que nous avons appris la mort de notre vieil ami, Jules Boeckel. Au cours d'une longue carrière, Jules Boeckel a sauvé de nombreuses vies humaines, a publié de multiples travaux et a contribué, pour une large part, aux progrès de la Chirurgie. Ce n'est pas ici le lieu de rappeler en détail ses nombreuses publications, que l'on trouve presque toutes dans la *Gazette médicale* de Strasbourg, dont il fut l'âme et qui parut en français pendant toute la durée de l'occupation allemande. Qu'il nous suffise de dire que leur importance justifia pleinement sa nomination de membre correspondant puis de membre honoraire de la Société nationale de Chirurgie, de membre correspondant, puis de membre associé de l'Académie de Médecine, enfin de président du Congrès français de Chirurgie. Tous ces titres, les plus élevés qu'un chirurgien puisse obtenir en France, Jules Boeckel les a mérités par l'importance de son œuvre chirurgicale.

Il avait, du reste, de qui tenir. Son oncle, qui fut en même temps son maître, Eugène Boeckel, avait été, avant 1870, un des derniers agrégés de l'ancienne Faculté française de Strasbourg et avait, en 1895, présidé le neuvième Congrès français de Chirurgie. Jules continua les traditions de son oncle Eugène. Comme lui il fit de la grande et bonne chirurgie. Comme lui aussi, il dédaigna les honneurs dont auraient voulu le combler les oppresseurs de l'Alsace. « C'est qu'au fond du cœur il avait conservé l'amour sacré de la patrie, de la vraie, de la seule ». Cette phrase que Jules Boeckel a écrite à propos de son oncle dans l'histoire qu'il fit de la Faculté de Strasbourg, on peut la lui appliquer. Comme lui, Jules Boeckel est, pendant toute son existence, en vrai Alsacien qu'il était, resté l'indomptable représentant de la France en pays asservi. Dès que la grande guerre éclata, malgré son âge, Jules Boeckel reprit l'uniforme qu'il avait déjà porté en 1870 et vint mettre toute son activité, tout son pouvoir au service de nos blessés. Sous une apparence extérieure assez frêle, Boeckel avait conservé une force physique et une force morale, faisant l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Tout en étant extrêmement modeste il était d'une ténacité exceptionnelle. Ce noble ami n'est plus ; il a eu tout au moins, avant de mourir, la joie d'assister au triomphe du droit et de pouvoir passer ses dernières années en pays dans son pays libéré.

Dr Henri HARTMANN,
Professeur à la Faculté de Paris,
Chirurgien de l'Hôtel-Dieu,
Membre de l'Académie de Médecine.

Le Général Humbert remet la cravate de Commandeur à Jules Boeckel — Place Broglie, 1920

Le Président du XXXe Congrès de l'Association française de chirurgie

(Strasbourg Octobre 1921)

A l'ouverture du Congrès de Chirurgie, M. le Professeur Richelot, vice-président de l'Association française de Chirurgie, remit à M. Jules Boeckel, au nom de ses amis, de ses élèves et de ses admirateurs, une splendide plaquette, dûe au sculpteur alsacien Schultz.

M. Richelot salua M. Boeckel en ces mots :

Mon cher ami,

L'Association française de chirurgie, en vous demandant de présider notre XXXe Congrès, a voulu rendre hommage à vos travaux, elle a voulu aussi vous montrer notre affection profonde. Mais la présidence d'un Congrès c'est bien vite passé. Comment faire pour laisser quelque trace des instants trop courts que nous allons passer auprès de vous, et surtout perpétuer le souvenir de ce que vous avez fait pour nous tous, pour la France ! Vous avez souffert, vous avez couru des dangers, vous avez vécu sous une pénible étreinte ; mais toujours, présent ou absent, vous étiez au milieu de nous, et votre nom, respecté et chéri, relevait nos courages et nous rendait l'espoir. Couronnée par une si longue et douloureuse épreuve nulle carrière ne fut plus belle et plus pure que la vôtre.

« C'est tout cela que résume cette médaille que nous vous offrons. Ce n'est pas nous seulement c'est aussi bien des confrères étrangers qui ont apporté leur contribution pour vous l'offrir avec nous. Voilà pourquoi, sans doute, elle est si belle et si lourde ; c'est qu'elle est lourde de notre amitié ! »

M. Lentz, chirurgien honoraire des hospices civils de Metz, vint ensuite dire les sentiments de gratitude et d'affection des élèves de M. Boeckel :

Mon cher Maître,

Au nom de mes collègues, vos anciens internes, je tiens à vous dire combien nous sommes heureux et fiers de cette journée à jamais mémorable dans notre existence, heureux de saluer en notre maître le président de l'Association française de chirurgie dans Strasbourg redevenue française, fiers de nous associer au geste de l'Association qui a bien voulu nous autoriser à collaborer au souvenir, qui vient de vous être offert.

« Ce souvenir qui dans nos pensées, à nous, vos internes, devait vous être remis en toute intimité dans votre vieille salle 105, en 1914, alors qu'un règlement stupide vous forçait à faire vos adieux au service, témoin de vos exploits et de notre activité commune, témoin aussi des splendeurs d'autrefois, où, sous l'égide des gloires les plus pures de la chirurgie française des Sédillot, des Eugène Boeckel, vous faisiez vos premières armes.

« Mais la guerre survient, vous quittez l'Alsace pour endosser votre uniforme d'aide-major, religieusement conservé, et reprendre votre service après une interruption de quarante-quatre ans impatiemment supportée, aux ambulances de Lyon.

« Nos regards se tournent vers vous avec fierté, et, le dirai-je, aussi avec envie ; car, moins heureux que vous, il nous était impossible de vous suivre.

« Vous nous revenez, en 1918, votre képi orné de quatre galons, à la suite de l'entrée triomphale de nos incomparables poilus dans votre ville natale à jamais délivrée de la botte des barbares.

« Dès lors, il n'est plus question de fête intime à la salle 105, loin du regard du Boche, c'est dans le Palais de l'Université où sont réunis les plus grandes gloires de la chirurgie française qu'il nous est donné de nous associer au geste de vos collègues, de fêter notre vénéré maître de lui dire notre inlassable reconnaissance. »

M. Jules Boeckel prit le dernier la parole :

L'insigne honneur que vous venez de me faire, m'émeut au delà de toute expression. J'en éprouve surtout une extrême confusion, car je me demande qui a bien pu vous inciter à accomplir ce beau geste en ma faveur.

Je ne veux pas tarder à vous en exprimer mes remerciements les plus émus. Mais quelles paroles trouverai-je, mon cher Président, et vous tous, Messieurs, pour répondre à celles que vous avez eu la grande amabilité de m'adresser.

Je suis loin d'avoir votre éloquence, mon cher Président. Mon émotion d'ailleurs annihile ma pensée et m'empêche de traduire, comme je le voudrais, les sentiments qui m'animent en ce moment.

Quoiqu'il en soit, une chose est certaine. Vous avez voulu me faire plaisir, Messieurs. Laissez-moi vous dire que vous avez réussi sous tous les rapports et avec quel succès.

Et pour parler, tout d'abord, de l'exécution matérielle de ce chef-d'œuvre, je voudrais que mes félicitations allassent aux artistes distingués qui en ont été chargés.

Quant à la délicate attention que vous avez eue de faire graver ces quelques mots, comme signature, sur les revers de cette superbe médaille, elle me va au cœur. J'y attache, croyez-le un grand prix ; elle me prouve que j'ai, parmi vous, de vrais amis, des collègues charmants, ce que j'étais loin d'ignorer, des élèves d'une fidélité inlassable.

Permettez-moi, maintenant, mes chers Collègues, de vous dire ma pensée au sujet de l'inscription.

Au chirurgien d'abord !

Ayant eu, très jeune, une véritable passion pour la chirurgie — et certainement, je ne suis pas le seul, parmi vous, qui ait éprouvé ce sentiment — je l'ai cultivé avec amour et m'y suis voué corps et âme.

Et si, pendant ma carrière déjà fort longue, j'ai pu faire quelque bien, c'est aux maîtres éminents que j'ai eu le bonheur d'avoir pour guides, pour conseillers, que j'en suis redevable.

J'ai cherché à m'inspirer de leur exemple, à suivre leurs préceptes, à respecter leurs traditions.

Au patriote !

Eh, mon Dieu, il ne m'a pas été difficile de l'être, de le rester et — l'horreur des Boches aidant — d'exalter ce patriotisme, de le prouver surtout, non par de vains discours, de stériles démonstrations, mais par des actes qui ne m'ont semblé que fort naturels.

De cela je n'ai pas le moindre mérite, et tous ces éloges sont superflus.

Au président du XXXe Congrès français de chirurgie, tenu dans Strasbourg reconquise.

A juste titre — et je partage votre sentiment, oh ! combien ! — vous avez voulu glorifier une fois de plus — l'on ne saurait trop s'y reprendre — notre vaillante armée, nos braves poilus, les chefs incomparables qui leur ont montré le chemin de la victoire, cette victoire qui nous permet aujourd'hui de tenir le XXX- Congrès français de chirurgie dans Strasbourg reconquise.

Puis en m'appelant à le présider, vous avez tenu à me témoigner votre sympathie, cette sympathie dont, à maintes reprises, vous m'avez donné des gages si éclatants.

Car je n'ai garde d'oublier que toujours vous m'avez traité en frère, que de tous temps vous m'avez considéré comme un des vôtres.

C'est cette pensée, cette certitude qui, pendant la longue et douloureuse période que nous avons dû subir, m'a soutenu, réconforté, encouragé.

De cela, aussi, mes chers amis, je vous garde, depuis fort longtemps, une reconnaissance infinie.

Merci donc, encore une fois, à vous tous, Messieurs, qui m'avez fait le grand honneur de prendre part à cette inoubliable manifestation.

J'en conserverai jusqu'à mon dernier souffle, soyez-en certains, le plus doux, le plus précieux des souvenirs.

Les principales dates de la vie du Dr Jules Boeckel

1868 Externe de l'hôpital civil de Strasbourg (Ancienne Faculté de Médecine française), Service des Professeurs Sédillot, Rignaud, Stoeber, Gross, Küss.
1869-70 Préparateur d'anatomie (Cours de Mathias Duval).
1870 Interne de l'hôpital civil de Strasbourg, (Anc. Faculté de Médecine française), Service des professeurs Rignaud, Gross, E. Bœckel, Hecht, Schutzenberger.
Campagne de 1870-71, Aide-major de 2e classe au 8e régiment de marche de dragons.
1872 Docteur en médecine, (Anc. Faculté de Médecine de Strasbourg et de Nancy, après la translation de la Faculté dans cette ville).
1872 Lauréat de l'Ancienne Faculté de Médecine « française » de Strasbourg (2e prix de thèse).
1872 Chef interne et chirurgien adjoint de l'hôpital civil de Strasbourg.
1874 Directeur de la *Gazette médicale de Strasbourg.*
1879 Membre correspondant « national » de la *Société de Chirurgie de Paris.* Elu par 26 voix sur 27 votants le 8 janvier.
1884 Président de l'*Ancienne Société de Médecine « française » de Strasbourg* (dissoute par arrêté préfectoral du 25 avril 1888).

LAUREAT DE L'ACADEMIE DE MEDECINE DE PARIS :
1887 a) Concours du Prix Godard : Récompense.
1889 b) Concours du Prix Godard : Prix.
1911 c) Concours du Prix Godard : Prix (partagé avec M. André Boeckel).
1891 d) Concours du Prix Laborie : Mention honorable.
1893 e) Concours du Prix Laborie : Encouragement, 1000 fr.
1890 Lauréat dela Faculté de Médecine de Paris : Prix Châteauvillard.

LAUREAT DE LA SOCIETE DE CHIRURGIE DE PARIS :
1889 a) Concours du Prix Laborie : Mention honorable avec récompense.
1893 b) Concours du Prix Gerdy : Prix.
1910 c) Concours du Prix Laborie : Prix (partagé avec M. André Bœckel).

LAUREAT DE L'INSTITUT (ACADEMIE DES SCIENCES) :
1889 a) Concours du Prix Laborie : Mention honorable avec récompense.
1893 b) Concours du Prix Gerdy : Prix.
1910 c) Concours du Prix Laborie : Prix (partagé avec M. André Bœckel).

LAUREAT DE L'INSTITUT (ACADEMIE DES SCIENCES) :
1889 a) Citation au Concours du Prix Montyon (médecine et chirurgie).
1895 b) Prix Barbier.
1913 c) Prix Barbier.
1891 Chevalier de la Légion d'honneur (Congrès français de chirurgie).
1893, 1896, 1909, 1910, 1911, 1912. 1913 Président d'honneur du Congrès français de chirurgie.
1895 Membre correspondant *national* de l'Académie de Médecine (2 division Chirurgie). Elu par 63 voix sur 66 votants.
1895 (Bordeaux), Vice-Président du Congrès de gynécologie, de pédiatrie et d'obstétrique.
1900 (Paris) Rapporteur du Congrès international de Médecine (Section de chirurgie).
Chirurgien titulaire de l'hôpital civil de Strasbourg.
Membre correspondant de l'Ancienne Société de Médecine « française » du Haut-Rhin, des Sociétés de Médecine de Nancy, de Lille, de la Société des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles, de la Société de Chirurgie de Bucarest.
1912 Titulaire de la Médaille de 1870-1871 avec agrafe *Engagé volontaire,* Membre honoraire de la Société de Chirurgie de Paris ; Associé national de l'Académie ; Officier de la Légion d'honneur.
1916 Médecin-major de 1re classe.
1919 Professeur.
1920 Commandeur de la Légion d'honneur.
1921 Président du XXXer Congrès de l'Association française de chirurgie.

L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE

Bulletin périodique d'informations politiques, économiques et sociales paraissant à Strasbourg avec le concours d'un groupe de professeurs et de publicistes.

CETTE PUBLICATION NE SE VEND PAS SÉPARÉMENT
ELLE FAIT PARTIE D'UNE LIVRAISON DE L'ALSACE FRANÇAISE

TOUTE LA CORRESPONDANCE DOIT ÊTRE ADRESSÉE
à M. Ed. VERMEIL, Office d'Informations allemandes, 6, rue Pierre-Bucher, à Strasbourg

LA FIN DU BLOC DES DROITES

1. Pronostics

Dans la *Weltbühne* du 28 février, un Centriste anonyme se demande si le Bloc de droite en décomposition est vraiment le dernier. Il trouve que M. K. E. Müller a été bien trop optimiste, au Reichstag, quand il a déclaré que le Bloc actuel serait le dernier. Et c'est ce que répètent à l'envi tous les journaux de gauche. Erreur grave, dit notre Centriste. Car, pour que ce Bloc fût le dernier, il faudrait que le Centre eût changé radicalement, eût fait peau neuve ! En est-il ainsi ? Non certes. M. Otto Kriegk, de la presse Hugenberg, n'est pas si optimiste que M. K. E. Müller ! Il s'attend sans doute à un gouvernement de gauche après les élections. Mais ce gouvernement ne sera pas éternel ! Le Centre est prêt à marcher aussi bien avec la droite qu'avec la gauche. Cette politique de balance n'a pas de fin. C'est là de la « Realpolitik » et c'est avec elle qu'il faut compter.

Sans doute fera-t-on à l'aile gauche du Centre quelques concessions notables. Et puis, que signifie ce terme d' « aile gauche » pour ce parti-sphinx si énigmatique ? Faut-il parler ici de Wirth, d'Imbusch, de Stegerwald ? Le Centre est en pleine fermentation, c'est évident. Mais il n'en reste pas moins le pivot de la politique du Reich, le facteur décisif et ce n'est pas un rôle dont le parti consentira jamais à se départir. A la Journée Catholique de Dortmund, en 1927, on a donné à la noblesse catholique la promesse que le prince Aloys de Löwenstein serait sur la liste du Centre. Il a déjà été au Reichstag pendant 10 ans. Il a disparu pendant la Révolution. On l'a vu reparaître, comme Vice-Président, au Congrès du Centre de 1920. Il habite la Bavière et cependant ne fait pas partie du Centre ou Parti populaire bavarois. Il est resté dans le Centre du Reich. Il a prévu d'ailleurs, avec beaucoup de clairvoyance, que son heure viendrait. Comme député, on pouvait le liquider. Comme premier Président du Comité central du parti pour les Journées catholiques, il a une influence prédominante. Il est l'homme de confiance du nonce papal et des évêques catholiques d'Allemagne.

Voilà ce qu'oublie, dit notre Centriste, M. K. E. Müller. Or le prince Aloys de Löwenstein estime que la République allemande est une forme politique née de la trahison et du parjure. C'est en février 1926, non en 1919, qu'il a tenu ce propos au Congrès de la noblesse catholique d'Autriche. Cela ne l'a pas empêché de présider les Journées catholiques. C'est lui qui a appelé Stegerwald à la présidence de la Journée de Dortmund. Croit-on qu'il soit disposé à pactiser avec la gauche ?

Il est des symptômes insignifiants qui parfois définissent mieux une situation que des faits retentissants. Quand Stresemann a décidé de partir pour la Riviera, il a organisé chez lui un déjeuner en l'honneur du nonce papal. Parmi les hôtes, il y avait Von Papen, député au Landtag de Prusse. Une semaine après, Von Papen, à son tour, offre un déjeuner au nonce papal. On dit maintenant, dans les milieux du Centre, qu'on ne sait pas si Von Papen, homme d'aile droite, sera candidat au Landtag de Prusse. Mais cela ne diminuera nullement son influence dans les milieux catholiques. Il est le propriétaire exclusif de la *Germania*. Il en a exclu tous les éléments de gauche. Son influence y sera durable. Et, avant lui, le prince Von Löwenstein a su assurer son influence en dehors du Reichstag et d'un Parlement quelconque.

Quand on a célébré l'anniversaire de la création du Reichsbanner au Cirque Busch, le Président du Centre de Berlin, le Recteur Kellermann, a parlé en faveur de la République allemande. Il a osé attaquer ouvertement le Cabinet Marx. Oui, mais qui est M. Kellermann et qui est M. von Guérard ? C'est ce dernier qui seul importe. N'oublions pas non plus l'attitude de tout l'épiscopat allemand. Tout récemment, le clergé catholique de Bochum a décidé de ne pas admettre aux enterrements ni les étendards du Reichsbanner ni ceux de la Croix gammée. Et, quand il s'est agi d'enterrer peu après un mineur, les étendards du Reichsbanner ont été écartés. Le Reichsbanner a refusé d'accepter cet ostracisme et le clergé s'est alors éloigné. L'enterrement a eu lieu sans lui.

C'est ici qu'on voit apparaître les conséquences de deux Conférences épiscopales de Fulda. Voilà ce qui peut se passer en pleine Ruhr, là où les travailleurs catholiques sont la grande majorité ! Non, il ne saurait y avoir de vraie rupture entre le Centre et la Droite ! *Il faudrait pour cela que les travailleurs catholiques fussent décidés à tourner le dos au Centre.* Ils ne le feront pas. Ils ne sont pas plus vigoureux que les Socialdémocrates qui, ayant l'école laïque à la bouche, soutiennent en réalité l'école confessionnelle en restant dans les Eglises et en leur donnant 40 millions d'impôts ecclésiastiques par an ! Ils aiment mieux le clergé que l'étendard noir-rouge-or. Tant que le Centre n'aura pas perdu de 15 à 20 sièges, il ne cessera pas de se porter tantôt à gauche et tantôt à droite. Le catholicisme devient de plus en plus autoritaire. Dominicains et Jésuites se disputent à Rome la prééminence. Ces Dominicains sont pour le fascisme, les Jésuites contre. *Pie XI est pour les Dominicains.* Le Centre ne saurait être en Allemagne un défenseur sincère de la République. Marx est

« politiquement mort ». Mais le prince Löwenstein et Von Papen vivent !

2. Le programme gouvernemental

Les journaux de gauche suivent avec soin des réalisations du programme que le Cabinet moribond s'est imposé de mettre sur pied avant la dissolution du Reichstag. Le *Vorwärts* du 28 février montre que, dès la discussion des premiers points, les fissures du Bloc sont apparus au grand jour. Il s'agit surtout d'orienter pour l'avenir la politique commerciale de l'Allemagne et le Bloc de droite ne réussira sans doute pas à faire triompher la thèse agrarienne des Nationaux-Allemands. La Socialdémocratie se dit fermement décidée à ne pas laisser peser sur la future politique allemande des hypothèques nationalistes. La *Frankfurter Zeitung* du 28 février est d'avis qu'il faut laisser faire les partis de la coalition. Ce sont eux qui auront toute la responsabilité du programme transitoire et de la réalisation. Mais on sait que les Nationaux-Allemands réclament 235 millions pour l'agriculture. Où les prendra-t-on ? Comment les Populistes toléreraient-ils ce scandale financier ? Le *Berliner Tageblatt* du même jour signale, comme le *Vorwärts,* le danger que la maladie du Dr Marx fait peser sur la politique allemande, car les Nationaux-Allemands, maîtres de la situation, peuvent lui infliger les hypothèques dont il était question plus haut. En attendant, les partis gouvernementaux se disputent pour savoir quel est celui d'entre eux qui est responsable de la dissolution prochaine du Reichstag. Enfin, la *Vossische Zeitung* du 28 février exprimait, elle aussi, sa méfiance à l'égard des Nationaux-Allemands. Et, comme les autres journaux de gauche, elle signale le danger agraire, l'agitation que les Nationaux-Allemands provoquent parmi les paysans.

3. L'agitation agraire

C'est justement ce jeu démagogique qu'il convient de connaître. Depuis trois mois, écrivait naguère la *Frankfurter Zeitung* du 27 février, les démagogues parcourent le pays et excitent les paysans, contre l'Etat, contre les villes et les citadins, contre l'ordre légal. Dans toutes les parties du Reich, les paysans se précipitent vers les lieux de réunion. Ils n'en rapportent qu'une rancune mal fondée contre des inconnus. On a ici une action préparée de longue main et qui vise des buts politiques. On en voit nettement les diverses étapes. Tout d'abord, il s'agit de déchaîner dans le cœur des paysans la haine et la violence. On leur conseille ouvertement de ne pas payer leurs impôts, de mettre le feu aux Offices de Finances, etc... Puis, on utilise tout cela pour la propagande nationaliste des gens de droite. Et l'on cherche à créer ainsi un nouveau parti paysan chrétien-national. Qu'on vise la méthode employée par M. Hepp dans le Nassau, par MM. von Loë et von Löringk sur le Rhin et la Moselle. On appelle au maximum les paysans chrétiens-nationaux. C'est grotesque. Depuis 3 ans, les Nationaux-Allemands font ce qu'ils veulent au Reichstag. Ce sont eux qui y décident de la politique agraire. En quoi le marxisme les gêne-t-il? M. Settich, l'homme de confiance du « Reichslandbund », est Ministre du Ravitaillement. Comment se fait-il, se demande la *Frankfurter Zeitung,* que tant d'avantages ne suffisent pas aux Nationaux-Allemands ? Et le Dr Curtius, Ministre de l'Economie Nationale, est aussi éloigné du marxisme que les Nationaux-Allemands eux-mêmes.

Ces fins que poursuit tout ce mouvement sont bien nettes. Les électeurs agricoles qui, en 1924, ont voté pour les Nationaux-Allemands sont profondément déçus. Ils sont aussi déçus que les électeurs de la classe moyenne, que les petits rentiers, que ceux qui ont souffert de l'inflation et auprès desquels les Nationaux-Allemands ont fait une si active propagande, au prix de belles promesses qui n'ont pas été tenues. Il s'agit de mettre un terme a ce ressentiment, de reconquérir les masses paysannes, non de les aider. Car, s'il s'agissait de m'aider, le gouvernement actuel avait tous les moyens de le faire. Les paysans, s'ils se laissent prendre, sont économiquement et politiquement trompés. Ils n'obtiendront pas les améliorations légitimes qu'ils réclament. En second lieu, ils formeront un parti qui ne sera qu'un appendice des partis de droite et demeurera sans influence aucune.

C'est dans le même sens que le *Berliner Tageblatt* du 2 mars interprète ce mouvement. M. E. Lenner montre ici qu'une grande agitation se produit à l'Est de l'Elbe et qu'il s'agit ici d'une vaste réorganisation qui est un des problèmes essentiels du présent. En fait, les paysans ne croient plus à l'efficacité de la politique du « Landbund ». Ils ne paient plus leurs cotisations. *On a le grand conflit entre paysans et propriétaires.* Or les propriétaires, les hobereaux voient venir le danger. D'autre part, comment arrêteront-ils les paysans qui, sachant que ces mêmes hobereaux se trouvaient au gouvernement à Berlin, ont en somme bien peu fait pour eux ?

4. La question des films

A côté du film international d'Edith Cawell, il y a les films nationaux, qui font beaucoup parler d'eux. Il s'agit, en particulier, du film Luther. La censure berlinoise l'a laissé passer en décembre. Après les premières représentations, les organisations catholiques ont violemment protesté. La Conférence épiscopale de Fulda s'est adressée au Ministère de l'Intérieur prussien. A Munich on a interdit la représentation de ce film. Et voici les passions confessionnelles à nouveau déchaînées par ce film ! Naturellement, les protestants ne se laissent pas faire ! Le Comité directeur de l'Union Evangélique a affirmé, dans une déclaration solennelle, que l'agitation catholique visait, non pas certaines scènes du film en particulier, mais la Réforme en elle-même et la personne de Luther. Faut-il alors que les protestants demandent aux catholiques l'autorisation de représenter publiquement des scènes de leur propre histoire ? A côté de cela, l'affaire du « Phoebus » n'est pas encore terminée.

5. Les causes de l'échec de la loi scolaire

Dans le *Vorwärts* du 1er mars, M. Kent Löwenstein essaie d'expliquer pourquoi la Loi scolaire n'a pu voir le jour. Il attribue naturellement le mérite de ce retentissant échec à la Socialdémocratie. Il montre que la résistance du Parti populiste a été molle, que le parti était prêt à toutes les concessions. C'est la Socialdémocratie qui l'aurait empêché d'aller plus loin, d'accorder au clergé, en particulier, le contrôle scolaire. M. Löwenstein se plaint également des Démocrates, qui reprochent à la Socialdémocratie de n'avoir pas

résisté assez vigoureusement à la Loi scolaire en préparation. Nous craignons que, dans ce débat, ce soient les Démocrates qui aient raison. Car, comme nous l'avons montré dans notre dernière étude, l'attitude du socialisme est équivoque sur ce point.

Edmond VERMEIL,
Professeur à l'Université de Strasbourg.

Les événements de l'Europe Centrale et l'inquiétude de l'Allemagne

La désagrégation de la coalition gouvernementale allemande laisse craindre aux différents partis que l'Allemagne n'en souffre dans sa politique extérieure, au moment où des questions de premier intérêt se présentent à la session du Conseil de la S. D. N. Parmi ces questions immédiates, les événements d'Europe centrale prennent une importance toute spéciale pour l'Allemagne.

I

A Prague comme à Genève la presse allemande croit voir se développer une politique agissante, à l'instigation de la diplomatie française.

La première directive de cette politique française serait, au sein de la presse nationaliste, de pousser l'Autriche vers la Petite-Entente. L'interprétation donnée au récent voyage de Mgr Seipel à Prague est significative à cet égard. « Nous devons considérer comme certain, écrit le Dr Jügler dans la *Berliner Börsen Zeitung* (29 février) que, sous le Protectorat de la France, la Petite-Entente, dirigée par M. Benès, tente d'exploiter la situation économique de l'Autriche comme moyen de pression pour forcer cet Etat à adhérer à la Petite-Entente ».

On ne manque pas de rappeler que, depuis 1918, la politique française a constamment tendu à créer sur le Danube un « pôle » oppose à Berlin et au Reich, un contre-poids à l'influence allemande : le moyen le plus sûr de retenir l'Autriche sur la pente de l' « Anschluss » à l'Allemagne.

Cette politique commencerait à porter ses fruits. Dans le même temps où on a poussé l'Autriche à la détresse économique pour la priver de ses moyens de résistance, la Petite-Entente, surtout depuis la Conférence de Jachimow, a développé sa « mission constructive » dans le sens d'une consolidation économique de l'Europe centrale.

Le correspondant du *Berliner Tageblatt* à Prague exposait, le 24 février, le plan économique suivi par la Tchéco-Slovaquie : à défaut de l'Union douanière danubienne, trop délicate à réaliser à cause de la création nécessaire d'organismes centraux, un système de tarifs douaniers préférentiels, ou même la cartellisation des branches communes des industries les plus importantes des Etats successeurs, comportant des ristournes douanières, formerait la première étape pratique du rapprochement. Aujourd'hui que la collaboration germano-slave est asservie en Bohême, la « mission constructive » peut être entreprise. Sa « nouvelle politique » ne consiste plus dans l'encerclement du camp des vaincus, comme dans l'ancien programme de 1920, mais dans un élargissement proprement danubien par l'intégration — économique d'abord — de l'Autriche, qui pourra à son tour s'entremettre efficacement pour gagner la Hongrie.

L'affaire n'est point simple. Mais sur le point capital : maintien d'une Autriche indépendante, séparée de façon durable du Reich allemand, Mgr Seipel et M. Benès semblent être d'accord. Des concessions pourront faire le reste. Et la France qui « bat le fer pendant qu'il est chaud, écrit le Dr Jügler, se montre pleine d'égards et de flatteries » envers le chancelier autrichien se rendant à Prague. Ce dernier se refuse d'autre part à porter l'affaire du Tyrol méridional sur le terrain diplomatique. Il ne suit pas son Parlement dans la protestation contre la politique italienne en Trentin. Il ne tient pas à faire le jeu des feuilles pangermanistes de Berlin. N'a-t-il pas déclaré en substance : « Je ne voudrais pas utiliser les malheurs des Allemands du Trentin à des fins de démonstrations destinées à faire une politique populaire ». De la part du chef responsable, une politique « réaliste », prudente, incapable d'échauffer les esprits en Italie ; mais cette politique de détente entre Vienne et Prague ne peut que contribuer à éloigner Vienne et Berlin : c'est l'espoir du « rattachement » qui devient bien problématique. On conçoit le dépit et l'inquiétude de certaine presse allemande devant le soi-disant jeu de la politique française, à laquelle le « cercle de fer des armes qui étreint l'Allemagne ne suffit plus ».

II

Le germanisme peut-il essayer d'aller à la traverse de cette politique en se rabattant sur la Hongrie ? La prudence lui commande de ne pas se compromettre en soutenant ouvertement cet Etat dans l'affaire des mitrailleuses de St-Gothard.

La presse nationaliste prend parti indirectement pour la Hongrie, en voulant empêcher la Société des Nations de mettre en vigueur sa procédure d'*investigations*. L'affaire des mitrailleuses, en soi, n'est rien, dit cette presse. Mais ce qui est grave, c'est de voir la France en prendre prétexte pour essayer d'éprouver le système des « investigations » — afin de pouvoir l'étendre éventuellement aux armements allemands. L'investigation en Hongrie est d'intérêt secondaire. Ce qui importe, c'est de créer un *précédent* ; au surplus, c'est une manière d' « offensive de dégagement » pour sortir de la position défensive où la France se trouvait acculée dans la question de l'évacuation rhénane.

Le danger d'une pareille thèse a été, il est vrai, reconnu aussitôt par la majeure partie de la presse allemande : l'Allemagne, en se faisant à la S. D. N. le défenseur de la Hongrie contre toute investigation, ne pourra pas éviter d'être soupçonnée de défendre sa propre cause et de poursuivre les mêmes plans que la Hongrie. Ce serait détruire les efforts politiques de plusieurs années. La « solidarité des vaincus » ne

saurait jouer en pareil cas. La Hongrie a fait jusqu'à présent le contraire de l'Allemagne pour recouvrer sa liberté. Le chemin hongrois ne passe ni par Locarno, ni par Genève, ni par Thoiry. Il ne s'est orienté jusqu'à présent que vers la « constellation » fasciste. Les journaux locarniens, de la *Vossische Zeitung* (art. de Hans Zehrer, 2 mars) au *Vorwärts* s'accordent à dire: Il nous est impossible de nous solidariser avec la Hongrie. Nous n'avons aucun intérêt à saboter l'action de la S. D. N. Sans doute, le nom d' « investigation » n'a pour nous, qui venons d'être délivrés du contrôle militaire, rien de sympathique, mais nous ne risquerons pas notre prestige dans une cause perdue d'avance. « L'Allemagne a été assez raisonnable en 1923 pour décliner une offre italienne d'introduction d'armes. La Hongrie a été assez folle pour accepter ce marché douteux. L'Allemagne n'a aucune raison d'aller tirer les marrons du feu pour le compte de la Hongrie... »

III

Ce complexe politique ne saurait être dissocié des délibérations du comité de sécurité, à Genève. Un télégramme de la T. V., le 28 février, à la presse allemande, précise que les travaux préparatoires en vue d'une liaison plus étroite entre l'Autriche et la Petite-Entente sont pris en considération dans les débats du comité de sécurité à Genève, qui siège sous la présidence de M. Benès. Le résultat général tend en première ligne à la création de projets de traité pour des *pactes régionaux* de sécurité. Dans le cas présent, le but pourrait être de détacher l'Autriche de la Hongrie et de l'Italie par la conclusion d'un accord régional avec la Petite-Entente. L'Autriche pour assurer son existence trouverait ainsi un solide soutien dans le groupe de la Petite-Entente, et par suite, dans la politique balkanique de la France.

Aussi voit-on, à Genève, la délégation allemande s'opposer énergiquement à la thèse française des pactes régionaux, garantissant l'intégrité territoriale sur la base du statu-quo. L'Allemagne prétend que cette idée doit être envisagée avec « scepticisme », qu'il faut se garder de toute « pression morale » pour contraindre contre leur gré des Etats qui ne seraient pas prêts à conclure de semblables pactes. Ceux-ci, d'ailleurs, ne peuvent, disent les nationalistes, profiter qu'à la France : un pacte entre Prague, Belgrade et Vienne n'est qu'une combinaison destinée à perpétuer l'hégémonie française sur le continent — et à faire échec à l'Allemagne.

Celle-ci soutient, au contraire, que des pactes de sécurité ne sont pas le point décisif : seul le *désarmement* peut garantir la paix du monde. Le Dr Simson, secrétaire d'Etat, a pu prétendre même que si l'on en parle que de sécurité, l'Allemagne peut être fondée à réclamer cette sécurité pour elle-même, « nation désarmée entourée de peuples en armes ». La *Germania* (1er mars) appuyant cette thèse, estime que les débats actuels ne changeront à peu près rien aux résultats des conférences préparatoires du désarmement, à cause de la faute initiale de méthode : chercher à assurer la paix par la guerre de sanctions. Seul un renversement méthodique de termes créera un avenir meilleur, mais non « l'idéologie du rapport Politis ».

Pour ces raisons, écrit le professeur Gerland, dans la *Berliner Börsen Zeitung* (2 mars) la politique extérieure de l'Allemagne ne saurait jamais accepter la proposition française. Car elle masque pour l'Allemagne un double danger : celui de lui imposer un « Locarno de l'Est » qu'elle « ne saurait signer sans trahir tout son avenir », en souscrivant à des frontières qui ne peuvent être supportées de façon durable.

D'autre part, le danger de nouveaux groupes d'alliances : sous forme de traités défensifs, ce ne serait en réalité qu'une « communauté de vassaux subventionnés par la France à l'est, pour les besoins de la politique française ».

L'intérêt de l'Allemagne, dit la *Kölnische Zeitung* (4 mars) est de s'opposer absolument à toute tentation du Conseil de la S. D. N. pour servir les intérêts égoïstes de certains Etats : sans vouloir rien entreprendre contre l'organisation de la Ligue, il nous est cependant impossible de nous passer nous-mêmes la corde au cou... »

IV

La riposte oratoire de M. Mussolini dans l'affaire du Tyrol n'est pas faite pour mettre l'Allemagne de meilleure humeur. Le discours du « Duce » est une « sensation ». Les menaces, à travers l'Autriche, atteignent l'Allemagne. L'interdiction de certains journaux allemands, telle la démocrate *Vossische Zeitung*, sur toute l'étendue du territoire italien, renforce cette impression.

« La presse allemande presque entière, écrit G. Bernhard (4 mars), ne souhaite pourtant nullement ni créer ni soutenir une « terre irrédente ». Le peuple allemand veut respecter la frontière du Brenner. Mais il ne peut tolérer aucun recul ni aucun compromis dans la défense de la culture allemande du Tyrol méridional et le maintien de la langue allemande comme un bien sacré. Il s'agit là d'un manquement de l'Italie aux devoirs que tous les gouvernements d'Europe ont à assumer envers leurs minorités. Le nouveau discours de Mussolini laisse croire qu'il n'est plus informé de l'opinion mondiale, et que le jour approche de l'isolement moral complet de l'Italie ».

Ceux-là mêmes qui avaient travaillé naguère le plus ardemment à la conjonction germano-italienne, sont les plus accolés aujourd'hui dans leur désappointement. La *Berliner Borsen Zeitung* (4 mars), organe de droite, rappelle crûment à M. Mussolini que « l'Italie n'a obtenu sa part coûteuse de butin que grâce à l'aide des autres ; que sans l'intervention des Etats-Unis dans la guerre, l'Italie, traître à sa foi, aurait reçu la correction méritée. Mais l'exemple montre que la caractéristique des parvenus politiques comme des profiteurs de guerre est de se gonfler dans le présent pour faire oublier leur passé douteux. Il est éminemment regrettable d'avoir à dire de telles vérités au chef de gouvernement d'une nation avec laquelle on aurait pu collaborer et marcher en regard de la situation politique mondiale et particulièrement des tentatives d'hégémonie française en Europe ».

Attitude de dépit sans doute ; mais, en se faisant le champion du « Deutschtum » jusqu'aux sommets des Dolomites, contre le « sadisme mussolinien », la politique allemande peut aussi espérer donner un regain de faveur au mouvement de l'Anschluss, contrecarrer indirectement les tendances danubiennes de Vienne.

P. BENAERTS.

TOUTE LA FAMILLE .·. PROFITERA .·.

de ce que vous dépenserez pour améliorer l'éclairage de votre foyer, qui sera encore plus plaisant, plus attachant et plus confortable.

GRAND CHOIX DE LUSTRERIE

Cristaux - Bronze - Fer forgé

Bois sculpté - Style ancien et moderne

Visitez notre Magasin de Vente et d'Exposition :

ÉLECTRICITÉ DE STRASBOURG

S. A. de droit local - 1, rue du 22 Novembre, 1

COMPTOIR D'ESCOMPTE DE MULHOUSE

SOCIÉTÉ ANONYME

FONDÉE EN 1848

Capital de 50 millions de francs entièrement versé

SIÈGE SOCIAL

1, rue du Havre — MULHOUSE — 1, rue du Havre

Agences à Mulhouse : 23, GRAND'RUE et 3, RUE DU SAUVAGE

SUCCURSALES :

PARIS

METZ — STRASBOURG — COLMAR — GUEBWILLER

SAINTE-MARIE-AUX-MINES — SÉLESTAT — THANN — ZURICH

AGENCES :

ALTKIRCH — BISCHWILLER — CERNAY — HAGUENAU — MASEVAUX

SAINT-LOUIS — SAVERNE — SCHIRMECK — THIONVILLE

BUREAUX PERMANENTS :

BARR — BENFELD — BRUMATH — DANNEMARIE — ENSISHEIM

LAPOUTROIE — NEUF-BRISACH — OBERNAI — PFAFFENHOFEN

PFETTERHOUSE — RIBEAUVILLÉ — ROUFFACH — SAINT-AMARIN

SOULTZ (Haut-Rhin)

BUREAUX PÉRIODIQUES :

Betschdorf-le-Bas - Bonhomme - Bouxwiller (Bas Rhin) - Burnhaupt-le-Haut - Drusenheim - Durmenach - Epfig - Ferrette - Lembach - Lièpvre - Marckolsheim - Niederrödern - Orbey - Reichshoffen - Rothau - Saint-Blaise - Sainte-Croix-aux-Mines - Seppois-le-Bas - Sierentz - Soufflenheim - Soultzmatt - Soultz-sous-Forêts - Villé - Wesserling - Wisches

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE NAVIGATION RHÉNANE

Société Anonyme au Capital de 10.000.000 de Francs

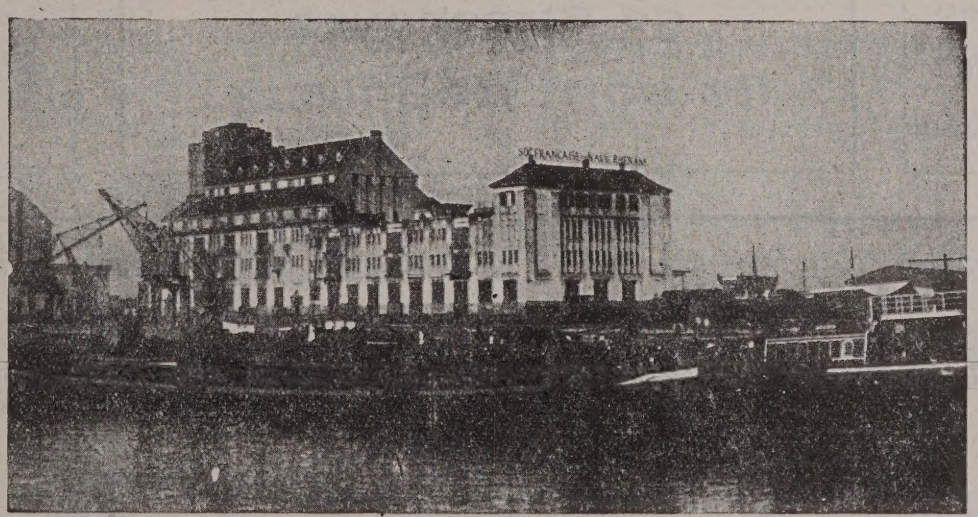
Siège Social à PARIS, 8, Rue Auber (9e)

Direction Générale à Strasbourg — Port du Rhin

TRANSPORTS FLUVIAUX TERRESTRES ET MARITIMES

....

AGENCE EN DOUANE



ENTREPOSAGE DE CÉRÉALES ET MARCHANDISES DIVERSES

Téléphone : 30-65 30-66

AGENCES:

Télégrammes : NAVIRHÉNAN-STRASBOURG

ANVERS, 30, canal des Récollets — **BALE,** 5, Marktgasse — **DUISBOURG-RUHRORT,** Landwehrstr. 8

ROTTERDAM — MANNHEIM — COLOGNE — GAND — KEHL

ARTICLES SPÉCIAUX
DE
COTON, LIN & SOIE
POUR OUVRAGES DE DAMES

COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS.. D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C
COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS.... D·M·C
SOIE À BRODER .. D·M·C, FILS DE LIN .... D·M·C
LACETS D·M·C

DOLLFUS-MIEG & Cie, SOC. AN.
MULHOUSE - BELFORT - PARIS

FROID ET GLACE
SOCIÉTÉ DES USINES
QUIRI & Cie

Société à responsabilité limitée **Capital: 2.000.000 fr.**

SCHILTIGHEIM PAR STRASBOURG (Bas-Rhin)

INSTALLATIONS FRIGORIFIQUES
SYSTÈME RODOLPHE RAU
PLUS DE **2.500** APPLICATIONS

Bureau à Paris ((Xe) 5, Rue d'Hauteville
Bureau à Marseille 115, Rue de Rome

·UNIS·FRANCE·

BANQUE DE STRASBOURG
(Anc[t] CH. STÆHLING, L. VALENTIN & Cie)

— Maison fondée en 1852 —

Société en commandite par actions
au capital de 30.000.000 de francs entièrement versé

SIÈGE SOCIAL : STRASBOURG
24, Rue du Vieux-Marché-aux-Vins

Agences à Strasbourg :
21, Rue Kuhn (Pl. de la Gare) - 6, Rue des Grandes-Arcades (Pl. Kléber)

Succursales :
BELFORT, COLMAR, ÉPINAL, HAGUENAU, MIRECOURT, MONTBÉLIARD, WISSEMBOURG

Agences :
BARR, PITCHE, CHARMES, DIEUZE, GÉRARDMER, GUEBWILLER, LAUTERBOURG, L'ISLE-SUR-LE-DOUBS, NEUF-BRISACH, NEUF-CHATEAU, OBERNAI, REICHSHOFFEN, RIBEAUVILLÉ, SELTZ, SOULTZ-s FORETS, VITTEL

Agences temporaires :
AUBURE, PLODELSHEIM, CLERVAL, DAMPLAIN, HATTEN, LAMARCHE, LIFFOL-LE GRAND, OBERSEEBACH, ROSHEIM, SELONCOURT, SOUFFLENHEIM, VEZELISE

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

LA GRANDE MAISON
DE TAPIS
5, RUE DU DOME, 5
Blum Frères
STRASBOURG
Téléphone 46.40
Tapis d'Orient et de Perse
Tapis d'Aubusson

Gourmets,
demandez et exigez les
Chocolats SCHAAL
de Strasbourg
Ils sont délicieux !
R.C. Strasbourg VII/204

« Exigez le Sucre Alsacien d'Erstein »

MAISON FONDÉE EN 1810
CONFISERIE OLIVIER
J. HÉRAUCOURT
STRASBOURG
Place Kléber — 25, rue des Grandes-Arcades
— Salon de Thé —
Téléphone 126

Anciens Etablissements CH. KESTNER
MAISON FONDÉE EN 1808
FABRIQUES de PRODUITS CHIMIQUES de Thann et de Mulhouse

Usines et Siège Social à THANN (Haut-Rhin)

MARQUE DE FABRIQUE

Acide muriatique, brut, blanc, exempt d'arsenic, chim. pur. - Acide sulfurique tous degrés. - Acide nitrique 36° et 40° - Bisulfite de soude. - Chlorure de chaux 110 115° - Eau de Javel 47/50° - Lessive de potasse 50° Oxyde de titane 98 99 °/o pour la peinture, vernis, etc. . Potasse caustique 88/92 °/o coulée et concassée - Sulfate de fer. - Sulfate de potasse. - Sulfate de soude.

BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1904

Capital : 150 millions de francs

7, Rue Chauchat et 16, Rue Le Peletier - PARIS (IX°)

Téléphone : Bergère 44-53 Gutenberg 39-78 Louvre 46-35
« 44-54 » 39-84 » 46-36

Adresse télégraphique : Parunion PARIS

Conseil d'Administration

MM. Charles SERGENT, Président
Frédéric MALLET, Vice-Président

MM. Jos. COURCELLE, Administrateur	MM. Georges HEINE, Administr.	MM. André de NEUFLIZE, Administr.
Henry DARCY, —	Maurice HOTTINGUER, —	Eugène SCHNEIDER, —
Jules EXBRAYAT, —	Jean JADOT, —	Philippe VERNES, —
F. FRANÇOIS-MARSAL, —	Louis LION, —	Humbert de WENDEL, —
	Pierre MIRABAUD, —	

Direction

M. Paul BAVIÈRE, Directeur Général
M. Edouard CAHEN-FUZIER, Directeur Général-Adjoint

MM. Albert BOUDET, Directeur	MM. Paul MASSIOT, Directeur Adjoint
Octave THOMAS, —	Sylvain AUBER, —
Charles LETONDOT, Secrét. Gén.	Lucien KASS, —

M. Alfred STRAUSS, Directeur Adjoint

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Compte de chèques, compte de dépôts à préavis et à échéances, Lettres de Crédit, Opérations de change, Ordres de Bourse Souscriptions, Opérations sur titres, Garde de titres, Prêts sur titres, Encaissements de tous coupons, Garantie contre le risque de remboursement au pair et de non-vérification de tirages, Renseignements financiers, Surveillance de portefeuilles, etc. . .

Service de Comptes spéciaux. Location de coffres-forts.

Correspondants en France et à l'Etranger

(Registre du Commerce : N° 28.444 - Seine)

COMPTOIR MÉTALLURGIQUE LUXEMBOURGEOIS

COLUMETA S.A.

Avenue de la Liberté, LUXEMBOURG

Monopole de vente des Aciéries Réunies de Burbach-Eich-Dudelange (A. R. B. E. D.) de la Société Métallurgique et de la Société Minière des Terres Rouges

PROGRAMME ANNUEL DE VENTE : **2.500.000** TONNES

Fontes - Demi-Produits - Aciers marchands** - Fers puddlés - **Profilés** - Feuillards - **Fil-Machine** **Tôles et Larges-Plats - Rails pour voie normale** - Rails de mine - Rails à gorge avec accessoires Moulages de fonte, d'acier et de bronze - Lingotières - Pièces de forge - **Constructions métalliques** Aciers spéciaux - **Benzol et autres sous-produits de fours à coke** - Produits réfractaires - **Scories de déphosphoration (marque Columeta).

Usine française : AUDUN-LE-TICHE (Moselle)
Usines sarroises : BURBACH-HOSTENBACH

Succursale de Paris : COLUMETA, 126, Boulevard Haussmann
PARIS (VIII°)

Agent régional pour l'Alsace et la Lorraine : M. Gustave DARDEL
39, rue du Sauvage
MULHOUSE

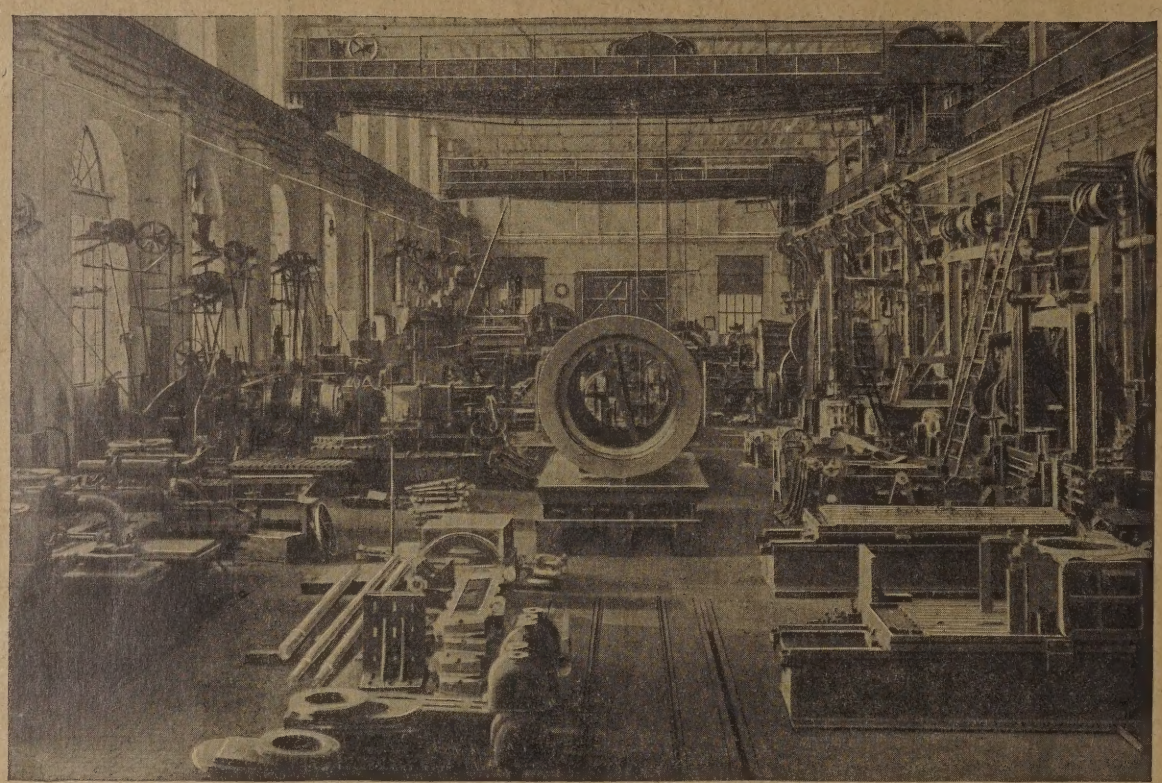
Filiales, Succursales et Agences dans toutes les parties du Monde.

SOCIÉTÉ ALSACIENNE DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES

AU CAPITAL DE 114.750.000 FRS.

Usines à **MULHOUSE, BELFORT** et **GRAFFENSTADEN**

Maison à **PARIS**, 32, Rue de Lisbonne (8e).



Usine de Mulhouse. — Vue de l'atelier des grosses machines-outils

Les usines de Mulhouse construisent :

des moteurs à gaz, des machines soufflantes, des chaudières, des machines à vapeur, des machines pour l'industrie chimique, des machines pour l'impression du papier, des machines pour la préparation, le peignage et la filature de la laine, pour la préparation et la filature du coton, pour le tissage, pour le blanchiment, l'impression, la teinture, l'apprêt et le finissage des tissus.

Machines pour la filature et le tissage de la soie artificielle.

Le Directeur responsable JULES-ALBERT JAEGER — Société Générale d'Imprimerie Mulhouse